

**LA COLLABORATION EN TERMINOGRAPHIE
ÉTUDE DE CAS COMPARÉE DE LA TERMINOGRAPHIE COLLABORATIVE
ET DE LA TERMINOGRAPHIE CLASSIQUE**

PAR JULIE L. GARIÉPY

**SOUS LA DIRECTION DE
M. JEAN QUIRION
PROFESSEUR AGRÉGÉ,
ÉCOLE DE TRADUCTION ET D'INTERPRÉTATION
UNIVERSITÉ D'OTTAWA**

**THÈSE PRÉSENTÉE
À LA FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES ET POSTDOCTORALES
EN VUE DE L'OBTENTION DU GRADE DE
MAÎTRISE EN TRADUCTOLOGIE**

**ÉCOLE DE TRADUCTION ET D'INTERPRÉTATION
FACULTÉ DES ARTS
UNIVERSITÉ D'OTTAWA**

Remerciements

Je suis profondément reconnaissante du soutien de mon directeur de thèse, Jean Quirion, avec qui j'ai eu le plaisir de travailler pendant les deux dernières années. Je tiens à le remercier pour son enthousiasme contagieux et ses judicieux conseils. Merci de m'avoir incitée à participer à des conférences et à donner le cours Documentation et lexicologie. Ce fut pour moi des expériences inoubliables.

Mille mercis à mes parents de m'avoir toujours encouragée à poursuivre mes rêves et de m'avoir enseigné à affronter les défis de la vie. J'ai grandement apprécié votre patience d'ange pendant mes études. Merci du fond du cœur de votre intérêt pour ma thèse et d'avoir écouté inlassablement toutes mes histoires de terminographie collaborative.

Special thanks to Chuck for your love and your understanding. I would not be where I am today without our countless hours of discussion on all matters related to language technologies. I am very grateful to have such a supportive fiancé.

Merci à mes collègues et à mes professeurs d'avoir rendu si agréables les six ans que j'ai passés avec vous au sein de l'École de traduction et d'interprétation.

Cette thèse a été financée par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et le Régime de bourses d'études supérieures de l'Ontario.

Résumé

Le secteur langagier vit actuellement un changement de paradigme. De nouvelles pratiques collaboratives facilitent les échanges entre des gens de partout dans le monde. Bien que certaines de ces pratiques, par exemple la traduction collaborative, ont suscité l'intérêt de nombreux chercheurs, d'autres, comme la terminographie collaborative, sont peu connues. Quel est le spectre de la terminographie collaborative? En quoi la terminographie collaborative se distingue-t-elle de la terminographie classique? Quelles sont leurs forces et leurs faiblesses respectives?

La présente thèse définit la terminographie collaborative, identifie ses caractéristiques et ses divers modes et formes et présente ses outils afin de permettre une compréhension approfondie du phénomène. Nous comparons la terminographie classique et la terminographie collaborative au moyen d'une étude de cas d'un modèle classique (*TERMIUM Plus*) et d'un modèle collaboratif (*TermWiki*) afin de relever les ressemblances et les différences entre elles. Puis nous illustrons leurs forces et leurs faiblesses respectives.

Nous concluons que la terminographie classique et la terminographie collaborative diffèrent principalement au niveau des participants, du style d'interaction et de l'infrastructure.

Abstract

The language industry is experiencing a paradigm shift. New collaborative practices facilitate exchanges between people from all around the world. Although some of these practices, such as collaborative translation, have attracted the interest of many researchers, others, such as collaborative terminography, are little known. What is the spectrum of collaborative terminography? How do collaborative terminography and traditional terminography differ? What are their respective strengths and weaknesses?

This thesis defines collaborative terminography, identifies its characteristics and its various modes and forms, and presents collaborative tools to enable a thorough understanding of the phenomenon. We compare traditional and collaborative terminography through a case study of a traditional model (*TERMIUM Plus*) and a collaborative model (*TermWiki*) to identify similarities and differences between them. We then list their respective strengths and weaknesses.

We conclude that traditional terminography and collaborative terminography differ mainly in terms of participants, interaction styles and infrastructure.

Table des matières

Liste de tableaux	vii
Liste de figures	viii
Introduction	1
Motivation	4
Objectifs	5
Méthodologie	6
Contribution prévue de la recherche	8
Limites.....	9
Aperçu	11
Chapitre 1 : État de la question	13
1.1. L'ère de la collaboration : un changement de culture	13
1.2. La collaboration massive chez les langagiers	16
1.3. Des concepts fondamentaux.....	18
1.3.1. La terminologie et la terminographie classiques.....	18
1.3.2. La terminographie collaborative et ses outils.....	20
1.3.3. Le travail terminographique	22
1.3.4. La fiche terminologique	24
1.4. Les dimensions de la collaboration selon Mills (2003)	25
1.5. L'échelle de la collaboration	28
1.5.1. Le degré d'ouverture	28
1.5.2. Le niveau de collaboration	29
1.6. Les outils de collaboration	32
1.7. Les défis et les avantages de la terminographie collaborative	34
1.7.1. Les craintes et les défis liés à la terminographie collaborative	35
1.7.2. Les avantages de la terminographie collaborative	38
Chapitre 2 : Questions de recherche et méthode d'enquête	43
2.1. Questions de recherche	43
2.2. Hypothèses	45
2.3. Méthode d'enquête.....	49
2.4. Éthique	51
2.5. Choix des cas.....	52
Chapitre 3 : Étude des cas	55
3.1. Le modèle classique : <i>TERMIUM Plus</i>	55
3.1.1. La fiche terminologique	57
3.1.2. Les fonctions de recherche.....	59
3.1.3. Les autres outils.....	60
3.1.4. Les forces et les faiblesses	61
3.1.4.1. Les forces	61
3.1.4.2. Les faiblesses	62

3.2. Le modèle collaboratif au sens strict : <i>TermWiki</i>	64
3.2.1. La fiche terminologique	67
3.2.2. Les fonctions de recherche.....	71
3.2.3. Les autres outils.....	72
3.2.4. Les forces et les faiblesses	74
3.2.4.1. Les forces	75
3.2.4.2. Les faiblesses	77
Chapitre 4 : Analyse et discussion	79
4.1. Interprétation des études de cas.....	79
4.2. Collaborer ou non : forces et faiblesses comparées	88
4.3. Les modèles hybrides et d'autres cas de collaboration.....	92
Conclusion.....	95
Regard critique	97
Avenues de recherche futures	98
Remarques finales	100
Bibliographie.....	101
Annexe A - Répartition des langues de <i>TERMIUM Plus</i>	109
Annexe B - Exemple de fiche de <i>TERMIUM Plus</i>	110
Annexe C - Répartition des langues de <i>TermWiki</i>	111
Annexe D - Exemple de fiche partiellement traduite de <i>TermWiki</i>	112
Annexe E - Modèle de fiche de <i>TermWiki</i>	113
Annexe F - Exemple de fiche de <i>TermWiki</i>	114
Annexe G - Historique des modifications de <i>TermWiki</i>	115
Annexe H - Barre d'outils de <i>TermWiki</i>	116

Liste de tableaux

Tableau 1 Analyse des dimensions de la collaboration de <i>TERMIUM Plus</i> et de <i>TermWiki</i>	79
Tableau 2 Les forces de <i>TERMIUM Plus</i> et de <i>TermWiki</i>	89
Tableau 3 Les faiblesses de <i>TERMIUM Plus</i> et de <i>TermWiki</i>	90

Liste de figures

Figure 1	Icônes représentant les divers médias sociaux.....	14
Figure 2	Échelle des degrés d'ouverture.....	29
Figure 3	Échelle des niveaux de collaboration.....	29
Figure 4	Le spectre de la collaboration	32
Figure 5	Le spectre de la collaboration	45
Figure 6	La terminographie coordonnée.....	47
Figure 7	La terminographie coopérative	48
Figure 8	La terminographie collaborative.....	49
Figure 9	Le spectre de la terminographie.....	85
Figure 10	Illustration trop simpliste de l'échelle de collaboration en terminographie	87

Introduction

Aujourd'hui, le monde est plus petit qu'il ne l'a jamais été. Les sites de réseautage social permettent à leurs membres d'interagir avec des gens de partout. Ceux-ci forment une communauté mondiale dont la population surpasse celle de nombreux pays. Les membres de ces réseaux partagent des renseignements, des photos, des vidéos, des fichiers de musique, etc. Aussi, ils s'entraident dans leurs tâches quotidiennes ainsi que lors de situations d'urgence. Les réactions internationales entraînées par des désastres récents, dont le tremblement de terre et le tsunami de 2011 au Japon, le tremblement de terre de 2010 en Haïti (Yates et Paquette, 2011), celui de 2008 en Chine (Wei, Qingpu, Wei et Lei, 2012) et les actes de violence résultant de l'instabilité politique de 2008 au Kenya (Ushahidi, 2013) en sont la preuve. Lors de ces tragédies, des milliers de gens ont eu recours à Ushahidi, à Facebook, à Twitter, à Flickr, à YouTube, à des wikis et à d'autres espaces de travail collaboratifs pour partager des renseignements importants, tels que des numéros d'urgence, des coordonnées d'abris et des demandes d'aide, ainsi que pour diffuser des listes de survivants et faire part d'expériences personnelles. Grâce à ces technologies, de nombreuses victimes ont réussi à communiquer avec leurs familles ainsi qu'avec les autorités. Ces modes de communication ont permis de diffuser l'information urgente beaucoup plus rapidement qu'on aurait pu le faire par les moyens traditionnels. En fait, moins de quarante-huit heures après le tremblement de terre en Haïti, la Croix-Rouge avait déjà reçu trente-cinq millions de dollars américains en dons, dont huit millions provenaient de messages textes (Morgan, 2010).

Les efforts de secours témoignent d'un désir d'aider qui, bien qu'il ne se vit pas à la même échelle, peut aussi être observé dans le domaine de la traduction. Selon un article de Désilets (2011), 250 000 bénévoles ont traduit le contenu de Facebook vers 70 langues. Un changement de paradigme se produit dans l'acte de traduction portant sur les logiciels et les médias sociaux. Dans certains cas, dont la traduction des sites de réseautage social, la traduction est passée du modèle classique descendant (« top-down model »), où les donneurs d'ouvrage confient des textes particuliers aux traducteurs ou aux cabinets de leur choix et où les utilisateurs ne participent pas à la traduction, à un modèle ascendant (« bottom-up ») où les traducteurs et les utilisateurs traduisent le contenu de leur choix. Par contre, il est important de souligner que ce type de traduction habituellement non rémunérée s'applique surtout à des contextes où les collaborateurs sont motivés par des attachements émotifs. Selon Yunker (2009) : « Very few companies are translation-worthy », c'est-à-dire que les collaborateurs ne sont pas prêts à traduire gratuitement pour n'importe quelle organisation. À leurs yeux, seules certaines organisations méritent leur temps et leurs efforts. Celles-ci sont souvent des organisations non gouvernementales, des organisations caritatives ou des sites de réseautage social.

Plusieurs articles, livres et thèses (Yunker, 2009; Désilets, 2011; O'Brien, 2011; Pym, 2011) portant sur la traduction collaborative (*crowdsourcing*), style de collaboration utilisé dans le cadre de la traduction de Facebook, par exemple, ont été publiés au cours des cinq dernières années. Pourtant, la terminographie collaborative, c'est-à-dire l'alimentation collaborative d'une banque de données terminologiques, a été peu étudiée. Les langagiers professionnels, c'est-à-dire les rédacteurs, les traducteurs, les terminologues et les

réviseurs, profitent-ils de la collaboration massive en terminographie? Bien entendu, les langagiers ont toujours collaboré pour la rédaction de fiches terminologiques, que ce soit en siégeant à des comités, en échangeant avec des spécialistes de domaines variés, etc., mais le style de collaboration étudié dans la présente thèse se vit sur une échelle beaucoup plus grande. Afin de mieux connaître la terminographie collaborative, la présente étude abordera les questions suivantes :

- 1) Quel est le spectre de la terminographie collaborative?
- 2) En quoi la terminographie collaborative se distingue-t-elle de la terminographie classique?
- 3) Quelles sont les forces et les faiblesses respectives de la terminographie collaborative et de la terminographie classique?

En effet, bien qu'on ne se soit pas encore beaucoup penché sur la terminographie collaborative, celle-ci est tout de même un sujet d'intérêt. Lors de la 1^{re} journée technologique de REALITER, intitulée « Des outils pour le travail terminologique en réseau », qui a eu lieu le 2 juin 2011 à l'Université Laval (REALITER, 2011a), plusieurs présentations ont démontré la complexité du travail terminographique collaboratif et on a pu comprendre que la terminographie collaborative, bien qu'elle ait le potentiel d'être une méthode utile et pratique, ne se prête pas nécessairement à tous les contextes de travail.

Cela étant dit, à l'heure actuelle, les langagiers professionnels profitent d'outils informatiques pouvant faciliter la collaboration. Plusieurs chercheurs, tels que Désilets, Quirion et Barrière (2007), DePalma (2010) et Muegge (2010), pour n'en nommer que

quelques-uns, voient de nombreux avantages dans le partage de ressources terminographiques.

Motivation

La collaboration est un sujet d'intérêt dans le secteur langagier actuel. Au cours des dernières années, de nouvelles plateformes, telles que *TermWiki*, *BiomedGT Wiki*, *LexGrid*, *wikiLF* et *Tiki-CMT*, permettant aux utilisateurs de partager la terminologie de divers domaines, ont vu le jour. Pourtant, la terminographie collaborative est méconnue du grand public ainsi que de nombreux langagiers.

Au colloque de REALITER (2011b), on a discuté de quelques projets de terminographie collaborative mis en place par des universités et par des organismes gouvernementaux. On a conclu que ceux-ci sont très modestes et n'ont pas nécessairement exploité à fond le potentiel de la terminographie collaborative. Puis, lors de la Journée d'étude sur l'avenir de la terminologie au Canada, organisée par le Comité mixte sur la terminologie au Canada et tenue à l'Université du Québec en Outaouais le 9 mars 2012, la collaboration a été un thème récurrent. De nombreux participants ont affirmé que la collaboration et les partenariats sont fondamentaux pour l'avancement du domaine. Il est donc avantageux d'explorer davantage les possibles modes de collaboration en terminographie afin d'assurer une compréhension approfondie de la terminographie collaborative.

Bien que certains langagiers professionnels s'intéressent à la terminographie collaborative et y voient des avantages, d'autres la perçoivent négativement. Alors que des langagiers professionnels ressentent un désir, sinon un besoin, d'aller de l'avant avec des projets de terminographie collaborative, d'autres hésitent à participer à de tels exercices et expriment de nombreuses craintes à cet égard. Pour plusieurs, la terminographie collaborative n'est pas encore un concept clair. On peut donc s'attendre à une certaine réticence de leur part. Comme le dit si bien la citation classique de l'auteur américain H.P. Lovecraft : « The oldest and strongest emotion of mankind is fear, and the oldest and strongest kind of fear is fear of the unknown » (Lovecraft, 1973). Voilà pourquoi il est nécessaire d'étudier aujourd'hui la question de la terminographie collaborative.

Objectifs

Les objectifs principaux de la présente étude sont de définir la terminographie collaborative, d'identifier ses caractéristiques et ses divers modes et formes ainsi que de présenter ses outils afin de permettre une meilleure compréhension du phénomène. Nous comparerons la terminographie classique et la terminographie collaborative afin de relever les points communs et les différences entre elles, puis nous illustrerons leurs forces et leurs faiblesses respectives. L'étude comportera ainsi un volet définitoire ou explicatif, ainsi qu'un volet comparatif.

Méthodologie

La présente étude est basée sur une recension des écrits et une étude de cas comparative. Afin d'explorer à fond les principales questions de recherche, la recension des écrits est basée sur deux domaines clés : la terminographie et la collaboration. La recherche sur la collaboration nous permet de mieux comprendre sa dynamique et les effets des technologies sur le travail collaboratif, c'est-à-dire sur la réalisation d'une activité ou d'un produit par un groupe de personnes travaillant ensemble, généralement à l'aide d'outils informatiques, et de saisir les enjeux de la distance géographique entre les contributeurs. Cette exploration nous permet aussi de peaufiner nos connaissances des technologies permettant le partage d'information, dont les wikis et les collecticiels.

La recherche sur la terminographie nous permet de faire ressortir les règles de base de la gestion terminologique conventionnelle, ainsi que la structure de ses banques de données terminologiques. Nous accordons une attention particulière à la dimension technologique et à ses enjeux puisqu'à l'heure actuelle, le travail assisté par ordinateur est commun en terminographie et les banques de données terminologiques sont généralement accessibles par l'Internet ou l'Intranet.

De plus, à l'intersection entre les deux thèmes, nous nous penchons sur des textes concernant la terminographie collaborative. Bien qu'ils soient peu nombreux à l'heure actuelle, leurs auteurs abordent des questions préliminaires importantes concernant les projets existants de terminographie collaborative, comme les types de projets collaboratifs

en terminologie, les craintes des utilisateurs potentiels, ainsi que certains avantages et inconvénients de cette pratique. Puisqu'il s'agit d'un nouveau champ d'intérêt, la quantité de sources savantes portant sur la terminographie collaborative est limitée. Afin de surmonter cet obstacle, nous avons choisi d'élargir la recherche documentaire et de consulter des revues et des journaux liés aux domaines de la langue, des technologies et des affaires.

Les articles repérés sont analysés et synthétisés de façon à faire ressortir les points clés pour ensuite dresser la liste des éléments descriptifs principaux de chacune des pratiques terminographiques étudiées. Cette liste est complétée à l'aide de l'étude de cas et elle sert de tremplin pour la comparaison de la terminographie classique et de la terminographie collaborative.

Le cadre théorique pour l'étude de cas provient de l'ouvrage *Case Study Research: Design and Methods* (Yin, 2009). Selon l'auteur de cet ouvrage, une étude de cas est une enquête empirique qui examine un phénomène dans son contexte réel. Contrairement à d'autres méthodes de recherche, il n'existe aucun protocole fixe pour mener adéquatement une étude de ce genre. Le chercheur doit ainsi définir les paramètres de la recherche et repérer les variables d'intérêt pour ensuite analyser les données et arriver à des conclusions. Conséquemment, notre recherche tient compte des composantes principales d'une étude de cas descriptive et exploratoire, ainsi que des sources fondamentales d'information pour alimenter de telles études, telles qu'elles sont décrites dans l'ouvrage

de Yin, afin de réaliser une analyse complète et d'illustrer concrètement la réalité examinée.

L'enquête comporte deux volets : une composante descriptive et une composante comparative. En premier lieu, nous abordons la question par une approche descriptive afin de définir concrètement la terminographie classique et la terminographie collaborative, ainsi que leurs caractéristiques. L'approche comparative nous permet de voir les ressemblances et les différences entre les pratiques classiques et collaboratives de la terminographie. Pour mieux illustrer les forces et les faiblesses de chacune des pratiques terminographiques étudiées en fonction de circonstances d'utilisation précises, nous nous appuyerons sur les cas analysés. Cela nous permettra d'observer à quel type de situation convient chacune des méthodes terminographiques.

Contribution prévue de la recherche

La présente recherche contribuera, espérons-nous, à approfondir les connaissances sur la terminographie collaborative. En effet, la terminographie collaborative est une pratique peu connue. À notre connaissance, aucune étude ne s'est encore attardée à définir la terminographie collaborative et à en exposer les différences avec la terminographie classique. Pourtant, un des principes clés de la terminologie est la définition de concepts. Il serait donc essentiel de bien définir le métalangage utilisé dans le domaine.

La terminographie collaborative est parfois perçue comme une tentative de remplacement de la terminographie classique, alors que ce ne devrait pas nécessairement être le cas. La recherche contribuera, espérons-nous, à dissiper le scepticisme que manifestent plusieurs langagiers. Nous soutenons que chaque forme de terminographie a des forces et des faiblesses et que certaines situations se prêtent plus à une pratique qu'à une autre.

La présente recherche explique les concepts clés liés à la terminographie collaborative, afin d'éliminer la confusion qui les entoure. De plus, elle propose une grille d'évaluation comparative qui pourra servir de matrice décisionnelle en milieu professionnel et en contexte d'enseignement. Cette grille permettra à ceux qui hésitent devant le choix de recourir à la terminographie classique ou à la terminographie collaborative de prendre une décision éclairée. Cette matrice compare les forces et les faiblesses des banques de données analysées sans pour autant commenter la qualité des produits.

Limites

Aucune recherche ne peut prétendre à la perfection ni à la couverture complète de toutes les questions possibles en lien avec un sujet de recherche. La variété des méthodes et des approches des individus et de la culture des ressources collaboratives est telle qu'il est parfois difficile de faire des déclarations générales à leur sujet. Idéalement, nous aurions analysé davantage de cas classiques et collaboratifs afin de solidifier les conclusions. Par contre, vu les limites d'un projet de thèse de maîtrise et les difficultés de

mener l'étude d'un nombre considérable de cas (Yin, 2009 : 53), nous avons dû restreindre notre enquête à deux cas principaux. De plus, étant donné le besoin urgent de définir et de décrire la terminographie collaborative, la comparaison de la qualité des produits de l'approche classique et de l'approche collaborative est au-delà de la portée de la présente thèse.

Le volet technologique de l'étude impose une autre contrainte. Les technologies informatiques étudiées sont en évolution constante et rapide. Les logiciels, les sites Web et les banques de données terminologiques sont mises à jour quotidiennement (sinon plusieurs fois par jour). On y ajoute des nouvelles fonctions, on modifie la mise en page, on retranche des renseignements, on met à jour l'information à tout moment. Cela pose un défi énorme en ce qui a trait à l'étude de cas, puisqu'une observation valide au moment de la rédaction risque de porter sur des éléments désuets au moment de sa lecture (Kaplan et Haenlein, 2010 : 64). Il a donc fallu tenir compte de ce phénomène lors de l'évaluation du format des fiches, de l'organisation des banques de données et des composantes diverses des systèmes, ainsi que de l'interface, puisque tous ces éléments sont susceptibles d'être modifiés ou même supprimés en cours de route. Le lecteur a accès, en annexe, aux éléments analysés tels qu'ils existaient au moment de l'étude.

Malgré ces restrictions, nous croyons qu'il est nécessaire d'étudier en profondeur la terminographie collaborative pour éclairer les zones d'ombre actuelles et pour contribuer à l'avancement du savoir en terminographie. Bien que l'aspect technologique soit sans doute

modifié au fil des temps, les principes fondamentaux de la terminographie et de la collaboration demeureront.

Aperçu

Le présent document comprend quatre chapitres.

Le **chapitre 1** consiste en la recension des écrits dans les domaines de la terminologie, de la collaboration et de la terminographie collaborative, qui sont à la base du cadre conceptuel de la présente recherche. Les termes clés y sont définis. Les thèmes du changement de culture vers la collaboration et de l'influence des technologies dans le domaine langagier, les formes de collaboration, les craintes et défis potentiels y sont traités afin de familiariser le lecteur avec les concepts qui sont examinés dans le cadre de la présente étude.

Le **chapitre 2** présente les questions de recherche et les hypothèses et justifie le recours à une étude de cas et la méthodologie adoptée dans la sélection des deux cas retenus pour une analyse comparative approfondie.

Le **chapitre 3** décrit les deux cas choisis (*TERMIUM Plus* et *TermWiki*) et dégage les caractéristiques principales de chacun d'eux, c'est-à-dire leur historique, leurs participants, leurs objectifs, etc. De plus, les forces et les faiblesses de la terminographie classique et de la terminographie collaborative sont exposées.

Le **chapitre 4** analyse les données présentées dans le chapitre 3 afin de découvrir dans quels types de situations il est profitable de collaborer massivement et quand il vaut mieux s'en tenir aux modèles classiques de banques de données terminologiques. De plus, il présente un survol de quelques modèles hybrides de collaboration.

Enfin, la conclusion fournit une synthèse des observations mises en évidence lors de la comparaison des cas et propose des avenues de recherches.

Chapitre 1 : État de la question

Dans le présent chapitre, nous décrirons le changement de culture entraîné par la collaboration. Puis, nous discuterons de l'influence des technologies en traduction et en terminologie. Nous expliquerons certains concepts fondamentaux, tels que les pratiques terminographiques classique et collaborative, avant de décrire le travail terminographique. Nous exposerons ensuite les dimensions de la collaboration selon Mills (2003) et présenterons l'échelle de collaboration ainsi que divers outils collaboratifs. Nous conclurons le chapitre en énumérant les défis, craintes et avantages liés à la terminographie collaborative.

1.1. L'ère de la collaboration : un changement de culture

L'Internet a subi d'énormes changements au cours des deux dernières décennies. Pendant les années 1990, la majorité de son contenu ressemblait à des publications traditionnelles et la plupart de ses utilisateurs ne pouvaient que consulter les sources disponibles, c'est-à-dire qu'ils pouvaient lire les données sans les modifier. À l'arrivée du nouveau millénaire, le contenu créé par les utilisateurs gagne en popularité. Les gens participent à la production du contenu en créant des sites personnels et des blogues, ainsi qu'en s'abonnant à des sites de médias sociaux et à des sites de partage de photos et de vidéos. Ils ne se contentent plus de consulter des sources déjà créées (Agichtein et coll., 2008 : 183).

Dans cette perspective, les médias sociaux présentent à tous les internautes une façon simple de collaborer, c'est-à-dire de réaliser ensemble un même projet, et ils ont fait l'objet de nombreuses recherches liées à la collaboration (Agichtein et coll., 2008; Howe, 2008; Shirky, 2008; Aaker, Adler et LaPlante, 2010; Kaplan et Haenlein, 2010; Shirky, 2010; Smith, 2011; Van Belleghem, 2011; Yates et Paquette, 2011; Wei et coll., 2012). Aujourd'hui, il est difficile d'y échapper. On a parfois l'impression que rares sont les organisations, les journaux et les célébrités qui n'ont pas un compte Facebook, Twitter, YouTube, MySpace, Google+. En effet, Kaplan et Haenlein (2010 : 68) affirment que les médias sociaux sont les fils conducteurs de l'évolution de l'Internet et notent l'importance de ces outils pour la survie des organisations modernes. Lorsqu'on visite un site Web, il n'est pas rare de voir une multitude d'icônes comme ceux de la figure 1. Celles-ci permettent de partager le site visité sur des sites de réseautage social. Ce sont les médias sociaux qui ont, en quelque sorte, déclenché le mouvement collaboratif actuel.



Figure 1 Icône représentant les divers médias sociaux
<http://www.completebusinessdirectory.com/node/Marketing-Solutions/>

La société a souvent recours aux médias sociaux. En 2008, on estimait que 75 % des internautes utilisaient des médias sociaux. Ce pourcentage représente un saut énorme si on le compare aux 56 % qui s'en servaient en 2007 (ibid. : 2). Aujourd'hui, on calcule que les utilisateurs de l'Internet passent une minute sur cinq de leur temps en ligne sur des sites de réseautage social (Van Belleghem, 2011). Cette statistique illustre l'intérêt considérable pour la collaboration, c'est-à-dire l'action de s'associer à un

individu ou à un groupe afin de réaliser une entreprise, une œuvre, une action ou un produit.

De plus, la possibilité de communiquer et de partager ses opinions avec la communauté d'internautes mondiale fait en sorte qu'on assiste à une certaine redistribution du pouvoir. Les internautes ne sont pas toujours prêts à attendre que les organisations fournissent des renseignements. Ils font preuve de créativité en créant de nouveaux espaces de collaboration, démontrant ainsi la puissance de la masse. Par exemple, en 2004, on a mis sur pied un service de cartographie collaborative, OpenStreetMap (Husson, 2012), qui permet aux utilisateurs de créer des cartes et de les modifier. Cette redistribution du pouvoir et du contrôle par laquelle les utilisateurs créent et diffusent leur propre travail sera aussi constatée dans certains travaux terminologiques collaboratifs.

Il ne faut pas croire que les sites Web permettant la collaboration ne sont qu'une mode, une tendance ou un jeu. Les outils de réseautage sont puissants et revêtent un aspect plus sérieux. Comme il a été dit dans l'introduction, les médias sociaux ont joué un rôle de premier plan lors des désastres naturels en Chine, au Japon et en Haïti. Twitter a aussi exercé une fonction utile lors d'un séisme en Turquie (Smith, 2011). De plus, les médias sociaux ont laissé leur marque dans le domaine de la santé. Ces outils ont, à plusieurs reprises, contribué à sensibiliser la population aux maladies et aux problèmes médicaux qui profiteraient de soutien des membres de la communauté (locale ou internationale) (Aaker, Adler et LaPlante, 2010; Fitzpatrick, 2012).

En plus d'être des outils irremplaçables dans les efforts récents de sensibilisation de la population, les outils collaboratifs ont contribué à la science. En 2008, à l'aide de Foldit, un jeu collaboratif en ligne, des joueurs ont réussi à déterminer, en seulement dix jours, la structure moléculaire d'une enzyme qui demeurait depuis dix ans un mystère impossible à résoudre pour la communauté scientifique (McKenna, 2011). Voilà une autre instance où, comme le disent certains chercheurs (Kaplan et Haenlein, 2010 : 62; Surowiecki, 2005), l'intelligence collective s'est montrée supérieure à celle d'une seule personne.

En somme, les technologies collaboratives ont inspiré un changement de culture remarquable qui a influencé plusieurs sphères d'activité à l'échelle internationale, dont la traduction et la terminographie.

1.2. La collaboration massive chez les langagiers

Avec l'arrivée de Facebook, un nouveau modèle de traduction a reçu beaucoup d'attention : la traduction collaborative (Bey, 2008; Bey, Boitet et Kageura, 2008; Huberdeau, Paquet et Désilets, 2008; ALTA Language Services, 2009; Shiitake Project, 2009; Désilets, 2010, 2011; Folaron, 2010; Guyon, 2010; van der Meer, 2010; O'Brien, 2011; Pym, 2011; The Rosetta Foundation, 2011). Bien que la qualité des résultats soit souvent débattue, le concept de la traduction collaborative demeure attrayant pour certaines organisations et il existe de nombreux systèmes permettant de collaborer dans le domaine de la traduction, comme Creative Commons, dotSub et WorldWideLexicon (Huberdeau et coll., 2008). Par conséquent, on constate que les pratiques de collaboration

gagnent en popularité et qu'elles peuvent difficilement être évitées. Il reste que ce type de traduction ne pourrait guère s'appliquer à toutes les situations. Comme il a déjà été mentionné, on a remarqué que cette méthode est restreinte aux instances où les participants sont fortement motivés par des liens émotifs au sujet (Yunker, 2009). Cette limite prouve, selon van der Meer (2010), que : « Professional translators will not, of course, disappear, but they will be joined by legions of semi-amateurs and enthusiasts whose 'good enough' translations – like those produced by machine translation – will fill in the gaps ».

Cela étant dit, l'intérêt pour la collaboration massive, c'est-à-dire l'association d'un groupe de nombreux participants de partout dans le monde travaillant ensemble à grande échelle, généralement à l'aide d'outils informatiques, n'est pas réservé à la traduction. Outre les outils de traduction collaborative, certains sites Web portant sur la néologie, la lexicologie et la terminologie soutiennent maintenant la collaboration. Par exemple, les sites suivants : bab.la permet aux passionnés de la langue d'échanger des idées et des conseils; wikiLF permet de proposer des équivalents français pour de nouveaux termes étrangers et pour de nouveaux concepts; Larousse et WordReference permettent aux utilisateurs de dialoguer à l'aide d'un forum de discussion; Wiktionary et Wordnik permettent aux utilisateurs de partager des renseignements lexicographiques; et Merriam Webster permet aux utilisateurs de laisser des commentaires sur des entrées à l'aide de Facebook. Bien qu'il existe un nombre considérable de ressources langagières accueillant les efforts de contributeurs, celles-ci ont été peu étudiées.

Une chose est certaine, le domaine langagier continuera à évoluer. Les langagiers doivent choisir s'ils veulent participer aux changements ou s'ils préfèrent observer à titre de spectateurs les transformations qui se produisent dans leur domaine. En tous les cas, avant de décider d'adopter ou de rejeter de nouvelles pratiques, telles que la collaboration, il est essentiel de connaître les concepts qui y sont liés.

1.3. Des concepts fondamentaux

Afin de bien situer les questions de recherche abordées dans la présente étude, il est fondamental de clarifier certains concepts centraux, dont la terminographie classique et la terminographie collaborative, de même que le travail terminographique. Ces notions seront expliquées pour préciser le sens qu'elles prendront dans le cadre de la présente enquête et serviront d'éléments de base dans la comparaison des cas analysés.

1.3.1. La terminologie et la terminographie classiques

Afin de clarifier les notions fondamentales de la terminographie classique, nous définirons les termes *terminologie*, *terminographie* et *terminotique*.

Le terme *terminologie* est polysémique. Il peut signifier l'ensemble des termes propres à un domaine. De plus, il peut représenter « l'étude systémique de la dénomination des notions appartenant à des domaines spécialisés de l'expérience humaine et considérées dans leur fonctionnement social » (Office québécois de la langue française, 2000).

Il est important de distinguer, comme a proposé de le faire Alain Rey dans les années 1970 (L'Homme, 2004 : 15), les volets théorique et appliqué de la terminologie : la *terminologie* et la *terminographie*, respectivement. Selon L'Homme (ibid.), alors que la « terminologie se penche sur les questions fondamentales que soulève l'étude des termes », la « terminographie regroupe les diverses activités d'acquisition, de compilation et de gestion des termes ». En s'attardant aux méthodes de travail et de gestion des données terminologiques, la présente thèse s'intéressera au volet appliqué, soit celui de la terminographie.

Certains chercheurs font la distinction entre la terminographie et la terminotique, l'« ensemble des activités liées à la description des termes dans lesquelles intervient une application informatique » (L'Homme, 2004 : 17). Aujourd'hui, les outils informatiques sont accessibles par tous, ou presque :

Actuellement, toute recherche portant sur des termes fait appel à une forme ou une autre de traitement informatique, si bien que la distinction entre terminotique et terminographie ne se justifie que dans un contexte pédagogique (ibid.).

À la lumière de cette citation, nous considérons que les nuances sémantiques entre *terminographie* et *terminotique* sont peu pertinentes dans le cadre de la présente étude et nous emploierons le terme *terminographie classique* pour désigner l'acquisition, la compilation et la gestion de termes réalisées conformément aux principes énoncés par L'Homme (2004) ainsi que Pavel et Nolet (2001) et effectuées avec ou sans l'aide d'outils informatiques.

1.3.2. La terminographie collaborative et ses outils

Dans le cadre de la présente recherche, nous comparerons la terminographie classique et la terminographie collaborative. Bien que de nombreux écrits emploient l'expression *terminologie collaborative* pour désigner la création et la gestion de banques de données en collaboration, à la lumière de la distinction établie dans la section 1.3.1. entre la *terminologie* (l'étude des concepts et des termes) et la *terminographie* (l'acquisition, la compilation et la gestion de termes), nous croyons qu'il est nécessaire de repenser l'expression *terminologie collaborative* pour désigner la création et la gestion en partenariat de banques de données terminologiques. Ainsi, nous proposons plutôt le terme *terminographie collaborative* et nous adopterons cette appellation dans le cadre de la présente thèse.

La terminographie collaborative étant une pratique très jeune, peu de chercheurs (Désilets, 2010; Muegge, 2010) ont tenté de la définir. Nous proposons donc d'adapter la définition de la terminographie proposée par L'Homme (2004 : 15) afin de la rendre adéquate pour la pratique collaborative. Ainsi, nous affirmons que **la terminographie collaborative regroupe les diverses activités d'acquisition, de compilation et de gestion de termes, de fiches terminologiques et de ressources terminologiques effectuées par un groupe de personnes (amateurs ou professionnels) travaillant ensemble, généralement à l'aide d'outils informatiques.** Les collecticiels, les wikis, les outils de vidéoconférence et les services de messagerie électronique sont tous des exemples d'outils permettant le travail collaboratif assisté par ordinateur. Dans le cadre de

la présente thèse, nous nous intéresserons principalement à la collaboration massive, c'est-à-dire l'association d'un groupe de nombreux participants travaillant ensemble à grande échelle, généralement à l'aide d'outils informatiques.

Puisque les collaborateurs travaillent généralement à l'aide d'outils informatiques, il est essentiel de définir les outils terminographiques collaboratifs. Encore là, la nouveauté du sujet fait en sorte que nous n'avons trouvé qu'une seule définition relative au concept à l'étude. Désilets (2010) propose l'explication suivante :

Collaborative terminology resources: Wikipedia-like platforms for the creation and maintenance of large terminology resources by a crowd of translators, terminologists, domain experts, and even general members of the public.

Par contre, la définition contient certains éléments problématiques. En spécifiant « Wikipedia-like », on pourrait exclure la collaboration effectuée à l'aide d'outils autres que le wiki, un type de logiciel collaboratif qui permet généralement la création et l'édition collaborative de pages Web (Muegge, 2011; notre traduction) et grâce auquel les utilisateurs peuvent ajouter, modifier ou supprimer du contenu en ayant recours à un langage de balisage simplifié ou à un éditeur de format RTF.¹ En effet, les membres d'un groupe pourraient collaborer à l'aide de logiciels de terminographie collaborative intégrés à des environnements de traduction, comme ceux de JiveFusion, MultiCorpora et SDL. Il existe plusieurs types de collecticiels, c'est-à-dire des logiciels permettant à des utilisateurs de collaborer sur un même projet. Certains sont ouverts, c'est-à-dire que tous peuvent s'y

¹ Ward Cunningham, qui a créé le concept du wiki dans le cadre du Patter Repository Project à Portland (Oregon) en 1955, a nommé le produit *wiki*, ce qui vient de *wiki wiki*, qui signifie « vite » en hawaïien (Delacroix, 2005 : 15). *Wikipédia*, *TermWiki* et *TikiWiki* sont des exemples de wikis.

joindre, alors que d'autres sont fermés, c'est-à-dire qu'un ou plusieurs administrateurs gèrent les permissions d'accès. De plus, certains collecticiels sont des logiciels libres, alors que d'autres sont des logiciels propriétaires. Lotus Notes, Novel GroupWise et Open-Xchange sont des exemples de collecticiels.

Afin de peaufiner la définition proposée par Désilets, nous suggérons donc d'omettre l'expression « Wikipedia-like ». Nous proposons aussi de mettre le terme au singulier puisqu'on recommande habituellement d'exprimer le mot-vedette d'une définition dans sa forme canonique. Nous soutenons donc qu'un outil terminographique collaboratif est une plateforme ou un logiciel permettant la création et la gestion de termes, de fiches terminologiques et de ressources terminologiques par un groupe de personnes (amateurs ou professionnels) et nous utiliserons cette appellation dans le cadre de la présente thèse.

1.3.3. Le travail terminographique

Afin de comprendre la terminographie, il est nécessaire de connaître les étapes à suivre dans le repérage, l'enregistrement et la diffusion de données terminologiques. Le travail d'un terminographe est complexe. En effet, L'Homme (2004 : 45-47) énumère sept étapes pour compléter une recherche terminographique : la création d'un corpus, le repérage de termes (l'extraction terminologique), la collecte de données (contextes d'usage, etc.), l'analyse et la synthèse de données, l'encodage de données (dans un dictionnaire spécialisé ou dans une banque de données terminologiques), l'organisation des données terminologiques (alphabétique ou thématique) et la gestion des données (l'ajout,

la suppression, la correction des données conformément à l'évolution de la langue et des usages). Par contre, elle précise que, dans certains contextes, le travail peut « se limiter à quelques tâches seulement » (ibid. : 45). Elle ajoute que si le projet terminologique porte sur plus d'une langue, les tâches de recherche et d'analyse des données se font parallèlement dans chacune des langues. Les données sont ensuite fusionnées.

Après que le terminographe a effectué les quatre premières étapes de sa recherche, soit la création d'un corpus, le repérage de termes, la collecte de données et l'analyse et la synthèse de données, il sauvegarde le fruit de son travail dans des banques ou des bases de données terminologiques. Ces systèmes de gestion terminologique sont des logiciels qui permettent d'encoder et de présenter de la terminologie (Muegge, 2011). Notons qu'on emploie souvent les termes *banque de données terminologiques* et *base de données terminologiques* de façon interchangeable, mais certains experts du domaine précisent qu'il existe une légère nuance entre ces deux expressions. Selon Pavel et Nolet (2001 : 104), une base de données est un « [e]nsemble de données logiquement reliées et accessibles par logiciel », alors qu'une banque de données est un « [e]nsemble de bases de données logiquement reliées et mises à la disposition des usagers ». Ainsi, une banque de données terminologiques est constituée de plusieurs bases de données terminologiques. Selon ces définitions, les deux cas étudiés dans le cadre de la présente recherche, *TERMIUM Plus* et *TermWiki*, sont des banques de données terminologiques. Sur le site de *TERMIUM Plus*, il est clairement indiqué qu'il s'agit d'une banque. Le site de *TermWiki* n'en fait pas mention, mais il permet aux utilisateurs d'importer leurs bases de données personnelles. On peut

donc conclure que la banque de données de *TermWiki* est composée de nombreuses bases de données.

1.3.4. La fiche terminologique

L'information contenue dans les banques de données est stockée sur des fiches terminologiques (L'Homme, 2004 : 44). Avant de comparer les fiches des deux cas à l'étude, il est essentiel de connaître les champs possibles.

Sur une fiche terminologique classique, on peut trouver les renseignements suivants (Dubuc, 2002 : 81; L'Homme, 2004 : 38-45) :

- L'entrée : le terme (sous sa forme canonique) et ses synonymes et variantes
- Le(s) domaine(s) et le(s) sous-domaine(s)
- Les sources, respectant un format de référence bibliographique
- L'auteur et la date de création de la fiche terminologique
- L'étiquette grammaticale : la partie du discours, le genre
- Les marques d'usage : les marques géographiques ou temporelles, le registre
- La définition : la justification textuelle qui énonce les traits sémantiques distinctifs d'un concept
- Le contexte : une « phrase dans laquelle le terme est utilisée » (L'Homme, 2004 : 41) qui démontre comment employer le terme dans une situation réelle

- La note : un complément d'information, de nature linguistique, encyclopédique ou technique, à un des termes en entrée, à la définition ou à une autre donnée terminologique
- La phraséologie : les cooccurrents et les tournures communes
- Les quasi-synonymes, les pseudo-synonymes ou les termes à éviter
- Les termes liés : les mots qui peuvent servir de clés de recherche pour aider à trouver une fiche terminologique

Toutes les données énumérées ne sont pas toujours présentes sur les fiches terminologiques. Les champs inclus dépendent parfois du but et du type de recherche terminologique. Nous observerons plus tard des fiches terminologiques contenues dans une banque de données classique et dans une banque de données collaborative afin de comparer leur format et leur contenu.

1.4. Les dimensions de la collaboration selon Mills (2003)

La collaboration est une activité multidimensionnelle. Avant de poursuivre l'étude sur la terminographie collaborative, il est essentiel de cerner les éléments fondamentaux de la collaboration. À cette fin, Mills propose une série de dimensions à considérer lors de l'évaluation d'une instance collaborative. Ces aspects seront repris dans l'étude des cas sélectionnés pour la présente recherche. Selon Mills (2003 : 667-668), les éléments clés sont :

- La dimension temporelle : l'interaction entre les utilisateurs est-elle synchrone (l'interaction se produit en temps réel), asynchrone (l'interaction se produit en différé) ou les deux?
- La dimension géographique : les membres du groupe travaillent-ils du même endroit ou sont-ils éloignés géographiquement?
- La taille : les membres font-ils partie d'une petite équipe, d'une organisation, d'un groupe international?
- Le style d'interaction : les tâches sont-elles prévues ou ponctuelles (*ad hoc*)?
- Le contexte (parfois nommé *degré d'engagement*) : les membres du groupe participent-ils à un seul projet collaboratif, à plusieurs projets collaboratifs différents ou à de nombreux projets?
- L'infrastructure : le projet a-t-il recours à différentes plateformes ou à une seule?
- La mobilité des collaborateurs : les collaborateurs resteront-ils au même endroit ou voyageront-ils?
- L'accès au contenu (parfois nommé *confidentialité*) : les renseignements sont-ils privés ou partagés? Qui gère l'accès à l'information et le système de permissions, le cas échéant?
- La sélection des participants : l'accès est-il ouvert à tous les contributeurs ou aux participants choisis par les membres de l'équipe ou par un gestionnaire?
- L'extensibilité : la fonctionnalité des outils de collaboration est-elle prédéfinie ou les utilisateurs peuvent-ils personnaliser leurs outils?

À ces dix dimensions principales, on peut ajouter trois éléments soulignés par Lamidieu (2006) :

- La nature de l'échange : la communication se fait-elle par texte, par la voix, par image, par vidéo, etc.?
- L'archivage : les traces de la collaboration sont-elles conservées? Comment gère-t-on les versions des documents?
- Le contenu et le sujet : les gens travaillent-ils tous dans le même domaine? Le contenu est-il spécifique ou générique?

Lamidieu précise aussi deux attributs qui s'appliquent aux participants. Plutôt que de discuter seulement de la sélection des participants, il qualifie le destinataire et l'expéditeur de personne ou d'application, de groupe ou d'individu et de ciblé (on sait à qui l'on s'adresse) ou d'inconnu.

À ces listes, nous proposons d'ajouter deux autres dimensions qui sont souvent oubliées :

- La durée de vie de la collaboration : les collaborateurs travaillent-ils sur un projet à long terme ou à court terme?
- L'objectif et la raison d'être de la collaboration : les collaborateurs tentent-ils de résoudre un problème, de créer un produit, etc.?

Il est essentiel de considérer tous ces aspects lorsqu'on étudie la question de la collaboration afin de mieux comprendre le fonctionnement des groupes et d'analyser

complètement les cas à l'étude. Chaque groupe est différent et les éléments retenus dépendent du projet et des collaborateurs.

1.5. L'échelle de la collaboration

À la section précédente, nous avons défini les dimensions de la collaboration. Nous expliquerons maintenant l'échelle de collaboration. Cette échelle mesure le degré d'ouverture (ouvert ou fermé) et précise le niveau de collaboration (coordination, coopération ou collaboration).

1.5.1. Le degré d'ouverture

Le degré d'ouverture représente en quelque sorte la façon de gérer les permissions d'accès et de participation aux groupes collaboratifs. On qualifie généralement d'*ouvert* un groupe de travail où toute personne intéressée peut se joindre. Un groupe *fermé* est un groupe où il faut obtenir la permission d'un administrateur pour être admis ou pour contribuer. Un groupe peut être entièrement ouvert, c'est-à-dire ouvert en lecture et en écriture (on peut consulter les données existantes et modifier le contenu), entièrement fermé, c'est-à-dire fermé en lecture et en écriture (on ne peut même pas accéder à l'information sans la permission d'un administrateur) ou partiellement ouvert ou fermé, c'est-à-dire ouvert en lecture et fermé en écriture (on peut accéder aux renseignements, mais on ne peut modifier du contenu) (Pisano et Verganti, 2008).

La **coordination** est un travail de groupe où les liens hiérarchiques sont présents. Dans les groupes coordonnés, les ressources (outils, etc.) ne sont généralement pas partagées par les acteurs. La communication entre les participants est inexistante, ou très limitée, et le produit final est une amalgamation des travaux individuels. De plus, le travail n'est pas nécessairement motivé par un intérêt personnel des contributeurs (Potin, 2006; Economist Intelligence Unit, 2008; Elmarzouqi et coll., 2008).

La **coopération** est un travail de groupe organisé hiérarchiquement. Chaque personne a des tâches précises à compléter et celles-ci sont déterminées à l'avance. Les membres du groupe peuvent communiquer entre eux ou partager des renseignements et des outils uniquement pour atteindre leurs objectifs individuels. Le produit final consiste en la somme des travaux individuels. La contribution de chacun peut être facilement identifiée (Potin, 2006; Economist Intelligence Unit, 2008; Elmarzouqi et coll., 2008).

La **collaboration** est un travail de groupe sans lien hiérarchique (d'égal à égal) qui fonctionne sans organisation préalable (Potin, 2006). Dans les groupes collaboratifs, les contributeurs partagent les mêmes objectifs et sont généralement automotivés (Economist Intelligence Unit, 2008). Ils travaillent ensemble pour accomplir les mêmes buts, pour résoudre un même problème. Ils échangent des renseignements entre eux et les travaux individuels sont difficilement identifiés.

Jusqu'à maintenant, nous avons utilisé le terme *terminographie collaborative* au sens global pour inclure les diverses activités d'acquisition, de compilation et de gestion de

termes, de fiches terminologiques et de ressources terminologiques effectuées par un groupe de personnes (amateurs ou professionnels), travaillant ensemble, généralement à l'aide d'outils informatiques. Dans la présente section, nous lui attribuerons un sens plus strict. Dans la suite de la présente thèse, nous emploierons *terminographie collaborative au sens strict (terminographie collaborative ss)* pour représenter la collaboration en son sens particulier, tel qu'il est expliqué ci-dessus. Nous continuerons à employer le terme *terminographie collaborative* pour désigner son sens global, c'est-à-dire celui qui désigne le continuum entier de la collaboration, soit les trois C : coordination, coopération et collaboration ss.

Puisque la terminologie liée à la collaboration assistée par ordinateur est relativement récente, les chercheurs ne s'entendent pas tous sur les notions de coordination, de coopération et de collaboration. Pisano et Verganti (2008) proposent quatre façons de collaborer en tenant compte du degré d'ouverture et de la gestion de la collaboration. Il pourrait ainsi exister une instance de collaboration hiérarchique ouverte (n'importe qui peut participer au groupe et proposer des éléments, mais les dirigeants prennent les décisions), une collaboration hiérarchique fermée (un groupe fermé peut proposer des éléments et les dirigeants prennent les décisions), une collaboration égalitaire ouverte (n'importe qui peut participer au groupe et proposer des éléments et la foule prend les décisions collectivement) et une collaboration égalitaire fermée (un groupe privé prend les décisions collectivement).

Afin d'analyser avec le plus de précision possible les cas sélectionnés, nous avons créé une échelle illustrant le spectre de la collaboration (figure 4), inspirée du format de Pisano et Verganti (2008), mais tenant compte des trois niveaux de collaboration expliqués précédemment (la coordination, la coopération et la collaboration). Nous aurons recours à cette échelle lors de la comparaison de *TERMIUM Plus* et de *TermWiki*.

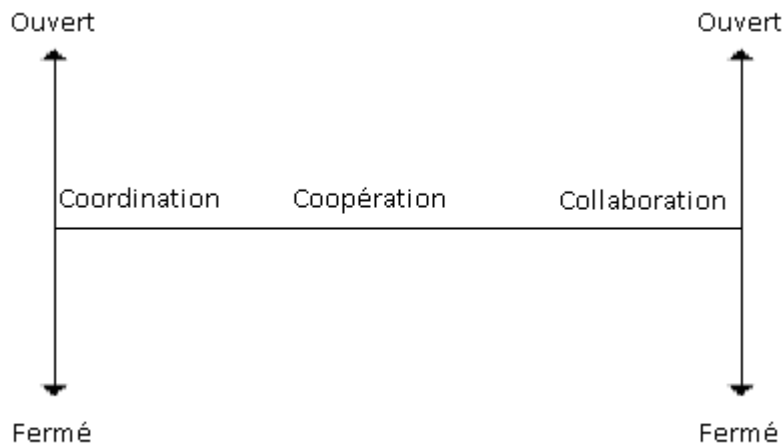


Figure 4 Le spectre de la collaboration

1.6. Les outils de collaboration

Aujourd'hui, les efforts de collaboration sont facilités par l'informatique. Des outils permettent aux utilisateurs de travailler avec des gens tant localement qu'internationalement. Les outils décrits dans la présente section permettront de saisir les diverses façons par lesquelles les gens peuvent collaborer, en terminographie comme dans d'autres domaines. De plus, ils serviront à classer les outils analysés dans le cadre de la présente étude.

La collaboration a toujours existé. Brown, Huettner et James-Tanny (2007 : 5) reprennent une citation de Lipnack et Stamps, datée de 2000, pour expliquer que celle-ci existe depuis toujours, mais que les façons de collaborer ont évolué :

For as long as two beings have worked together toward a common goal, teams have existed. For as long as companies and institutions have had multiple offices, virtual teams have existed. What has changed is the ease with which teams can communicate across space, time and organizations.

Cette collaboration est rendue possible, du moins en partie, grâce à l'existence d'une multitude d'outils créés dans le but de faciliter le travail collaboratif. Afin de répondre aux besoins des collaborateurs et du projet envisagé, il est essentiel de choisir un outil adéquat. Avant de sélectionner un outil, l'utilisateur doit comprendre ses fonctions, puisque l'achat d'un outil inutile est une perte de temps et possiblement d'argent (Geynet et Conruyt, 2003; Brown, Huettner et James-Tanny, 2007). Afin de mieux expliquer les différents outils de travail collaboratif, de nombreux chercheurs (Reinhard et coll., 1994; Six, 2002; Lamidieu, 2006; Brown et coll., 2007) les ont classés. Parmi les catégories les plus communes, on trouve : les outils de communication de base, les outils de travail partagé, les outils de gestion du savoir et les outils de flux de travaux.

- Les outils de communication de base servent à faire circuler les renseignements entre les membres du groupe (p. ex. les courriels, les outils de clavardage, les vidéoconférences).
- Les outils de travail partagé permettent à plus d'un membre du groupe de travailler sur un même document en même temps (p. ex. les outils de partage d'applications et de partage de documents tels que Google Docs).

- Les outils de gestion du savoir permettent d'organiser le savoir et de le diffuser aux autres membres du groupe (p. ex. les outils de pair à pair, les portails, les listes de diffusion, les foires aux questions, les wikis). De cette façon, les membres du groupe n'ont pas à refaire un travail déjà effectué.
- Les outils de flux de travaux permettent d'organiser les interactions entre les membres du groupe et d'attribuer certaines tâches à des membres particuliers (p. ex. les outils de gestion de tâches, les agendas partagés, les outils de synchronisation).

Peu importe l'outil de travail sélectionné, il faut toujours garder en tête que « technology is at best a tool and a facilitator of efficiency. The best technology in the world cannot fix the oh-so-very human issues that sometimes sabotage even the best teams » (Brown et coll., 2007 : 6). En autres mots, il ne faut pas oublier que la collaboration est une activité humaine. Les outils informatiques facilitent les échanges entre les collaborateurs, certes, mais le succès d'un projet collaboratif dépend grandement de la participation des collaborateurs.

1.7. Les défis et les avantages de la terminographie collaborative

Certains chercheurs (Désilets, Barrière et Quirion, 2007; Désilets, Huberdeau, Laporte et Quirion, 2009) ont discuté des forces et des faiblesses de la terminographie collaborative. Nous énoncerons leurs conclusions dans la présente section. Celles-ci seront ensuite confirmées ou réfutées dans l'analyse du chapitre 4.

1.7.1. Les craintes et les défis liés à la terminographie collaborative

Dans les banques de données terminologiques collaboratives, on constate que la qualité des fiches varie d'excellente à inadéquate (Agichtein et coll., 2008; Niederer et van Dijck, 2010). Lorsqu'ils consultent ces banques, les langagiers professionnels, qui se préoccupent toujours de la fiabilité des informations qu'ils utilisent pour effectuer leur travail (Désilets et coll., 2007), doivent donc constamment corroborer les données repérées sur les fiches. Ainsi, s'ils consultent une fiche qu'ils jugent inadéquate, ils évitent de reproduire des erreurs dans leurs travaux. Néanmoins, étant donné la nature accessible des ressources collaboratives, il est possible que les erreurs non corrigées dans une base de données terminologiques collaborative puissent se propager ailleurs dans la base de données, sur le Web et dans des rédactions, des traductions, etc. Elles pourraient avoir un effet « boule de neige » où de plus en plus de gens emploient un terme incorrect et celui-ci devient le terme usité, même s'il ne devrait pas l'être. Cela risquerait de devenir un cas de vérité contre la vérité perçue (Kaplan et Haenlein, 2010 : 62) où un terme populaire remplace un terme correct dans l'usage.

De même, les terminologues responsables de banques de données terminologiques professionnelles, c'est-à-dire les banques de données terminologiques mises à la disposition des usagers dans un contexte de travail professionnel (par opposition à un contexte amateur), tentent de rédiger des fiches contenant exclusivement des renseignements exacts et vérifiés. Ils font preuve de neutralité dans la rédaction des définitions. Cela n'est pas nécessairement le cas dans le contexte des outils collaboratifs.

Les contributeurs tentent parfois de prendre position sur des sujets controversés, entraînant un manque de neutralité (Niederer et van Dijck, 2010).

Certains craignent que l'arrivée des technologies collaboratives et la hausse du nombre de contributeurs bénévoles entraînent la mort de la profession de terminologue. Étant donné leurs connaissances terminographiques limitées, pour la plupart, les langagiers amateurs peuvent proposer des éléments utiles, certes, mais ils ne savent pas nécessairement rédiger une définition, déterminer correctement le domaine auquel appartient un concept et partager des notes d'usage et des contextes d'utilisation conformément aux bonnes pratiques (Daoud, Kitamoto et Boitet, 2008 : 4). À première vue, cela ne semble pas être un problème insurmontable, mais une base de données composée d'une série de fiches incomplètes ou déséquilibrées et de définitions approximatives manque de précision et est inadéquate. Il s'agit là d'un problème difficile à résoudre puisqu'on peut rarement contrôler entièrement les contributions des bénévoles dans un système complètement ouvert.

Puisque la gestion des systèmes collaboratifs ouverts se fait généralement par la masse, d'autres contributeurs peuvent modifier une fiche erronée. Cette correction aiderait à assurer la qualité de la base de données terminologiques. À l'inverse, les contributeurs peuvent aussi altérer une fiche correcte. Les langagiers professionnels hésitent devant la gestion collaborative ouverte, ne voulant pas voir leurs travaux modifiés ou altérés après avoir effectué tant de recherches. Une des craintes est que le contenu n'en sera pas amélioré, mais plutôt détérioré ou vandalisé. Cette inquiétude peut être dissipée grâce à la

conservation de l'historique d'une fiche dans certains outils tels que les wikis. En effet, cette fonction permet à l'utilisateur de réinstaurer une version précédente.

Certains craignent aussi qu'un système de collaboration où l'interaction entre les utilisateurs a lieu uniquement à l'ordinateur ne mène à la déshumanisation de la profession, à un environnement où l'on ne connaîtrait pas ses coéquipiers. D'autres voient les choses de façon plus optimiste et sont heureux d'avoir l'occasion d'œuvrer avec des gens de partout dans le monde (Kaplan et Haenlein, 2010; Pym, 2011). Il ne faut toutefois pas oublier l'existence des systèmes fermés, qui permettent de créer des outils collaboratifs pour les employés d'une organisation particulière ou d'un groupe particulier de contributeurs, ce qui atténuerait la peur que des gens de l'extérieur modifient leurs travaux.

Bien entendu, si l'on installe un nouveau système collaboratif au sein d'une organisation, il faut prévoir une période d'adaptation et une courbe d'apprentissage. De plus, il est possible que l'organisation ait à défrayer des coûts pour la formation des employés.

Finalement, une crainte importante est le manque d'intérêt et de motivation des collaborateurs (Désilets, 2011 : 4) et la difficulté d'attirer des experts du domaine (Daoud et coll., 2008 : 4). Si les gens ne participent pas activement à l'alimentation et à la mise à jour de la banque de données terminologiques, celle-ci risque de contenir des renseignements désuets et peut être incomplète et peu utile. Autrement dit, la qualité d'une telle ressource dépend entièrement des contributions de ses participants.

Après avoir souligné un certain nombre de craintes et de défis liés à la terminographie collaborative, voyons-en maintenant les avantages.

1.7.2. Les avantages de la terminographie collaborative

La connaissance est vivante; elle évolue au fil du temps (Geynet et Conruyt, 2003 : 3). Certains domaines progressent rapidement; aussi la langue doit-elle se développer pour incorporer des néologismes relatifs à tous les champs du savoir. Selon FranceTerme (WikiLF, s.d.), « la langue française évolue avant tout au quotidien, dans l'usage que chacun en fait. Un néologisme ne saurait être adopté que s'il fait mouche auprès de ses potentiels usagers. » En permettant la collaboration avec des spécialistes et des participants bénévoles, on peut recevoir des opinions concrètes et rapides sur la terminologie d'un domaine et on peut possiblement prédire si un terme sera adopté dans l'usage quotidien.

Comme il a déjà été mentionné, la traduction a récemment connu une hausse de la demande. Ainsi, on peut croire que la demande en terminologie augmentera elle aussi (Guy Champagne Inc., 2004 : 6). Un site collaboratif profitant d'un taux de participation élevé permet d'amasser une quantité de renseignements considérable. Ces données peuvent faciliter le travail des langagiers et ainsi accélérer le processus de traduction (Kudashev, 2011). Un exemple de site collaboratif lié à la lexicologie est le *Wiktionnaire*². Cette ressource, créée en 2002, contenait déjà 4 000 articles en 2005. Le nombre d'entrées est

² *Wiktionnaire* (2012). Consulté le 10 mars 2012. <http://fr.wiktionary.org>

rapidement passé à 1 000 000 en 2008. Aujourd'hui, le *Wiktionnaire* comprend plus de 3 000 000 d'entrées en anglais et plus de 2 000 000 en français. Ces statistiques démontrent un intérêt élevé pour la collaboration dans le domaine lexical.

De plus, les outils de terminographie collaborative ouverte permettent d'engager des gens de partout dans le monde. On compare souvent les sites de réseautage social et les sites collaboratifs à des nations (van der Meer, 2010) en raison de leur immense taille. En donnant accès aux banques de données terminologiques collaboratives à ces gens, le potentiel de production accrue est réel. Le dialogue interactif et les échanges avec le plus grand nombre de collaborateurs possible permet de collecter des données linguistiques d'un vaste groupe d'individus de niveaux d'expertise variée (Désilets et coll., 2009; Désilets, 2011). Il est ainsi possible de consulter des spécialistes de divers domaines, des professeurs et des langagiers sur un même portail et ce, plus rapidement que l'on peut organiser un réseau d'experts motivés et engagés par des moyens traditionnels (Meyer et Mackintosh, 1996). Ensemble, les collaborateurs peuvent arriver à un vocabulaire commun pour les gens qui œuvrent dans un même domaine (Geynet et Conruyt, 2003 : 1). En partageant la même terminologie, il est plus facile pour les membres de la communauté mondiale de communiquer entre eux. Le dialogue constant entre les collaborateurs maintient la base de données à jour.

Plusieurs recherches portant sur l'intelligence collective (Lévy, 1990, 1994; Kaplan et Haenlein, 2010; Surowiecki, 2005) ont conclu que l'intelligence du groupe est supérieure à celle de son membre le plus brillant. Comme le disent Kaplan et Haenlein

(2010 : 62), « the joint effort of many actors leads to a better outcome than any actor could achieve individually. » La terminographie collaborative assure le partage de tâches habituellement individuelles. Au sein d'un service de traduction, elle permet davantage d'échanges entre le terminologue, le traducteur, le réviseur et le donneur d'ouvrage. La communication avec les clients permet aussi de promouvoir la profession de terminologue et de faire valoir son rôle dans les processus de rédaction et de traduction (Muegge, 2007).

À l'aide d'un système de gestion terminologique collaboratif, les passionnés de la langue peuvent partager leurs connaissances et leur culture avec le monde entier. Cela est particulièrement bénéfique pour la protection et la conservation de langues minoritaires et de langues en voie de disparition (Huberdeau et coll., 2008; Baxter, 2009). Les pays qui ont de nombreuses langues officielles, comme l'Afrique du Sud, qui en a onze (Desai, 2001), ou l'Inde, qui a dix-huit langues reconnues (Pal, Sinha et Chaudhuri, 2003), profiteraient d'une base de données pouvant être alimentée par la masse. Un outil collaboratif ouvert contribuerait à une certaine fierté de la langue et faciliterait le travail des traducteurs qui arriveraient peut-être à traduire des documents et des réalités culturelles qui seraient difficilement traduits sans une telle ressource.

Parmi les nombreux outils facilitant la collaboration, on trouve les collecticiels et les wikis. Si l'on choisit de collaborer à l'aide d'un wiki ouvert, on peut concevoir un guichet unique où l'on peut trouver les renseignements recherchés. Les wikis sont dotés de nombreuses fonctions aptes à faciliter le travail. Par exemple, on peut y insérer des renseignements terminologiques ou phraséologiques, des images, des fichiers sonores de

prononciation, des liens vers des sites Web, des forums de discussion où l'on peut poser des questions précises et demander l'aide d'autres contributeurs, etc. Les fonctions de surveillance de pages, d'historique, de conservation des versions, d'évaluation de la qualité et d'édition du contenu sont des atouts pour assurer la qualité de la base de données. De plus, le travail simultané accélère l'alimentation de la base de données.

Un autre avantage des wikis est que leur utilisation est gratuite (Désilets et coll., 2007; Daoud et coll., 2008; Kaplan et Haenlein, 2010). Cela permet à toute organisation d'effectuer des travaux terminologiques, même si elle ne peut pas nécessairement se permettre d'embaucher une équipe d'experts (Muegge, 2007; Daoud et coll., 2008;). Contrairement au wiki, beaucoup d'outils terminologiques existants sont des ressources propriétaires devant parfois être achetées par une organisation.

Bref, malgré les craintes et les défis liés à la terminographie collaborative, celle-ci offre certains avantages. Il est important de tenir compte de tous ces éléments lors du choix d'une pratique.

Pour résumer, dans le présent chapitre, nous avons discuté du changement de culture apporté par l'ère de la collaboration, de la collaboration massive chez les langagiers et des effets de la collaboration sur les méthodes de travail terminographiques. Nous avons défini la terminographie classique et la terminographie collaborative. Nous avons ensuite présenté les dimensions et les échelles de la collaboration, ainsi que divers outils

collaboratifs. Nous avons conclu en décrivant les forces et les faiblesses de la terminographie collaborative selon les écrits recensés.

Dans le prochain chapitre, nous énoncerons nos questions de recherche, nous partagerons nos hypothèses et nous expliquerons notre méthode de recherche et nos choix de cas.

Chapitre 2 : Questions de recherche et méthode d'enquête

Dans le présent chapitre, nous précisons nos questions de recherche et nos hypothèses. Puis, nous expliquerons la méthode d'enquête qui sera employée dans l'étude de cas. Nous traiterons aussi les enjeux éthiques. Finalement, nous discuterons du choix des cas à analyser.

2.1. Questions de recherche

Tel qu'il a été indiqué dans l'introduction, les objectifs principaux de cette recherche sont : la définition de la terminographie collaborative; l'identification de ses caractéristiques et de ses divers modes et formes; et la comparaison de la terminographie classique et de la terminographie collaborative ss afin de cerner leurs forces et leurs faiblesses respectives.

Nous avons atteint le premier objectif en nous appuyant sur les écrits du domaine pour définir la terminographie collaborative comme étant l'acquisition, la compilation et la gestion de termes, de fiches terminologiques et de ressources terminologiques effectuées par un groupe de personnes (amateurs ou professionnels) travaillant ensemble, généralement à l'aide d'outils informatiques (voir chapitre 1, section 1.3.2.).

Pour atteindre les deux autres objectifs, nous devons répondre aux questions suivantes :

1. Quel est le spectre de la terminographie collaborative?

Afin de répondre à cette question, nous décrirons les différents niveaux de collaboration et modes de travail en terminographie. Puis, nous situerons les cas étudiés sur l'échelle de la collaboration expliquée dans la section 1.5.

2. En quoi la terminographie collaborative se distingue-t-elle de la terminographie classique?

On perçoit souvent la terminographie classique et la terminographie collaborative se comme étant des pratiques opposées. Nous tenterons de vérifier cette hypothèse à l'aide d'une étude de cas comparative. Nous examinerons les ressemblances et les différences entre les cas étudiés en nous appuyant sur les critères énumérés dans la section 1.4. Pour chacun des cas, nous comparerons aussi leur façon d'acquérir, de compiler et de gérer les termes, trois éléments fondamentaux en terminographie, en analysant leurs fiches terminologiques et leur banque de données.

3. Quelles sont les forces et les faiblesses respectives de la terminographie collaborative se et de la terminographie classique?

Chaque méthode terminographique a des avantages et des inconvénients. Avant d'adopter une façon de travailler, il est important d'en connaître les enjeux. Afin de répondre à cette question, nous nous appuyerons sur les forces et les faiblesses énumérées

dans la section 1.7 et nous les confirmerons ou les réfuterons à l'aide de l'étude des cas sélectionnés. Le cas échéant, nous inclurons aussi les forces et les faiblesses découvertes lors de l'analyse des cas et non comprises dans la liste initiale.

2.2. Hypothèses

En guise de proposition de réponses aux questions de départ, nous avons formulé quelques hypothèses. Celles-ci seront confirmées ou réfutées dans les chapitres 3 et 4. Comme il a été expliqué dans la section 1.3.2, la terminographie collaborative est une pratique qui diffère de la terminographie classique au niveau des outils et des interactions entre les participants. Comme dans d'autres domaines, les niveaux de collaboration en terminographie forment un continuum, c'est-à-dire qu'il existe différents niveaux de collaboration. Nous soutenons que les diverses façons de pratiquer la terminographie ne s'excluent pas nécessairement, qu'il peut y avoir recoupement entre elles. Le spectre de la collaboration pourrait ainsi être représenté par une échelle comme celle de la figure 5, qui reprend la figure 4 de la page 32.

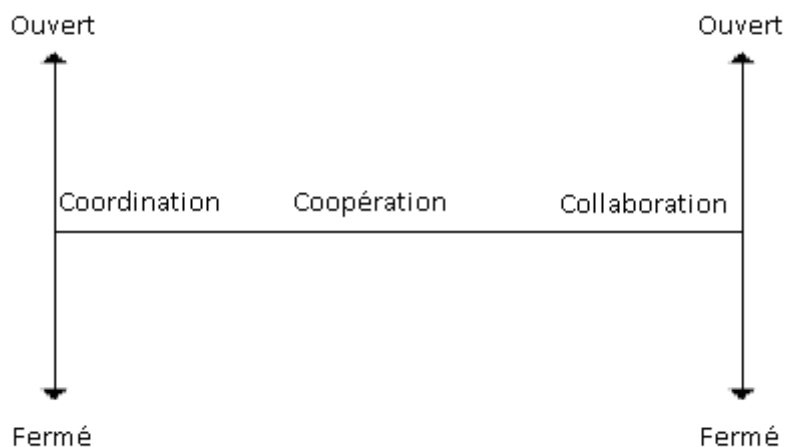


Figure 5 Le spectre de la collaboration

On pourrait qualifier les divers modes de travail terminographique de la façon suivante. Dans les explications ci-dessous, chacun des niveaux de collaboration est représenté par un exemple.

1. La coordination ouverte : n'importe qui peut accéder à une banque de données et y contribuer des fiches, mais personne ne peut modifier les fiches d'autrui. Le produit final est composé de la somme des travaux individuels.
2. La coordination fermée : seulement certaines personnes (admisses par les administrateurs) peuvent accéder à une banque de données et proposer des fiches, mais personne ne peut modifier les fiches d'autrui. Le produit final est composé de la somme des travaux individuels.

Dans la figure 6, un terminologue insère une fiche terminologique dans une banque de données terminologiques (A) ou chaque terminologue insère des fiches dans une banque de données commune (B). Dans ces deux cas, il n'y a aucune interaction entre les terminologues ou les gestionnaires. Les graphiques restent les mêmes qu'il s'agisse de coordination ouverte ou fermée.³

³ Ce qui change c'est que, dans un cas de coordination ouverte, tous ceux qui veulent contribuer des fiches peuvent le faire, alors que dans un cas de coordination fermée, seuls les contributeurs admis par les administrateurs peuvent contribuer des fiches.



Figure 6 La terminographie coordonnée

3. La coopération ouverte : tous peuvent accéder à une banque de données et y contribuer, mais seulement certains peuvent modifier les fiches d'autrui. Les échanges se produisent donc entre certains acteurs, mais pas entre tous.

4. La coopération fermée : seulement certaines personnes peuvent accéder à une banque de données et y contribuer des fiches et seulement certains membres peuvent modifier les fiches d'autrui. Les échanges se produisent donc entre certains acteurs, mais pas entre tous.

Dans la figure 7, le terminologue crée une fiche terminologique qu'il envoie ensuite au réviseur. Ce dernier ajoute des corrections, le cas échéant, et fait part des modifications au terminologue avant que la fiche soit insérée dans la banque de données (A). Voyons maintenant le cas de figure (B). Si plus d'un terminologue travaille pour le même service, chaque terminologue travaille avec le réviseur. Selon ce modèle, il y a peu ou pas d'interactions entre les terminologues, mais chaque terminologue interagit avec un

réviseur. Tout comme dans le cas de la terminographie coordonnée, les graphiques restent les mêmes qu'il s'agisse de coopération ouverte ou fermée.⁴

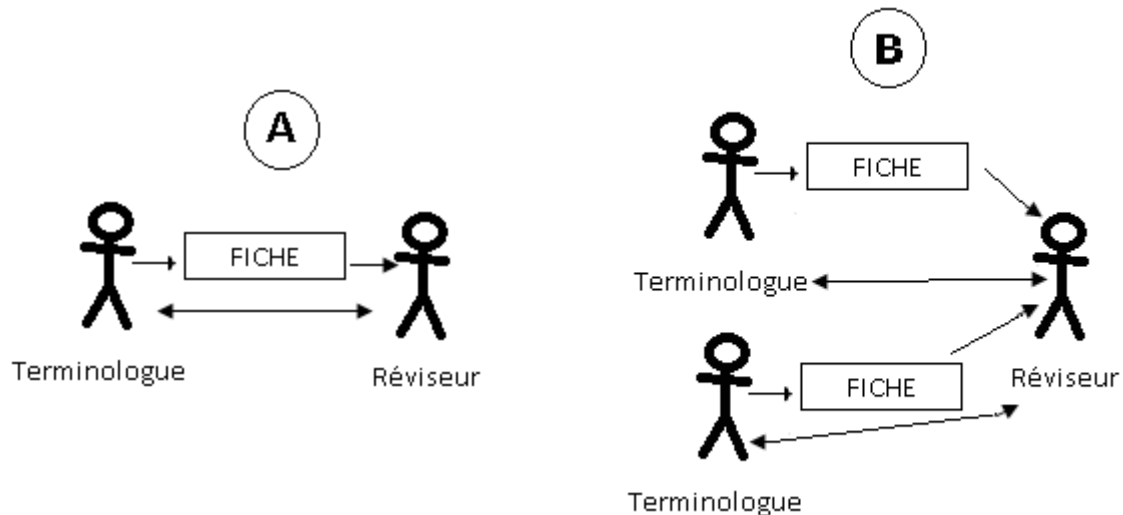


Figure 7 La terminographie coopérative

5. La collaboration ouverte : tous peuvent accéder à une banque de données et y contribuer et tous peuvent modifier les fiches d'autrui. Les échanges peuvent se produire entre tous les acteurs. Tous peuvent œuvrer ensemble afin de compléter une fiche terminologique.
6. La collaboration fermée : seulement certaines personnes peuvent accéder à la banque de données et y contribuer, mais toutes les personnes admises peuvent modifier les fiches d'autrui. Les échanges peuvent se produire entre tous les acteurs admis, c'est-à-dire que tous les acteurs admis peuvent œuvrer ensemble afin de compléter une fiche terminologique.

⁴ Ce qui change c'est que, dans un cas de coopération ouverte, tous ceux qui veulent contribuer des fiches peuvent le faire alors que dans un cas de coopération fermée, seuls les contributeurs admis par les administrateurs peuvent contribuer des fiches.

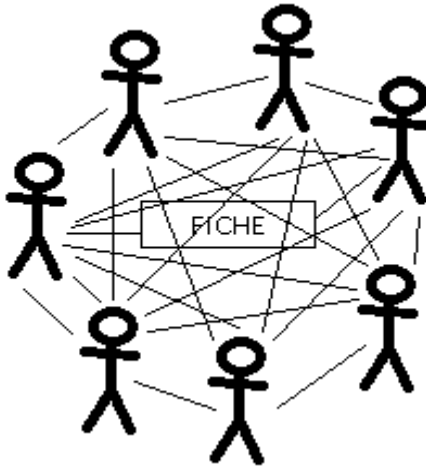


Figure 8 La terminographie collaborative

Dans la figure 8, les collaborateurs interagissent pour produire une fiche terminologique dans une banque de données. Tout comme dans les deux cas précédents, le graphique reste le même qu'il s'agisse de collaboration ouverte ou fermée.⁵

2.3. Méthode d'enquête

Puisqu'il existe peu de ressources documentaires sur la terminographie collaborative, nous avons choisi d'adopter une étude empirique comme méthode de recherche principale, accompagnée d'une recension des écrits. Deux choix de projets empiriques s'offraient à nous : l'étude de cas et les entrevues.

⁵ Ce qui change c'est que, dans un cas de collaboration ouverte, tous ceux qui veulent contribuer des fiches peuvent le faire alors que dans un cas de collaboration fermée, seuls les contributeurs admis par les administrateurs peuvent contribuer des fiches.

La terminographie collaborative étant un phénomène très récent, les langagiers professionnels se posent encore de nombreuses questions par rapport à ses enjeux. La définition de ses pratiques demeure vague et les chercheurs ne s'entendent pas encore sur ce en quoi consiste la collaboration en terminographie. Compte tenu de l'ambiguïté du sujet, nous croyons qu'une série d'entrevues (ou de sondages) se serait avérée peu révélatrice. Il est probable que les répondants auraient éprouvé de la difficulté à répondre aux questions portant sur un concept méconnu. Les résultats d'un tel effort ne nous auraient vraisemblablement pas permis d'atteindre nos objectifs et auraient probablement peu contribué à l'avancement du domaine.

En revanche, une étude de cas nous permettra de répondre à certaines questions au sujet de la terminographie collaborative. En définissant la terminographie collaborative et en expliquant ses caractéristiques et ses enjeux, nous répondrons à nos questions de recherche et rendrons possible des futures études empiriques (p. ex. des entrevues et des sondages) requérant la participation de langagiers professionnels.

Selon Yin (2009 : 2), l'étude de cas est la méthode de choix lorsque le chercheur n'a pas de contrôle sur les événements et lorsque l'objet de l'enquête est un phénomène qu'on peut étudier dans son contexte réel. Puisque la terminographie collaborative est une pratique assez récente et qu'elle est employée dans un contexte actuel, nous croyons que l'étude de cas se prête parfaitement à notre analyse.

Il existe plusieurs types d'études de cas. Nous avons choisi de procéder à une étude comparative, puisque les résultats d'une étude de cas multiples (c'est-à-dire qui tiennent compte de plus d'un cas) sont souvent considérés comme étant plus convaincants et solides. Par contre, nous n'avons sélectionné que deux cas, puisque l'étude de nombreux cas requiert un nombre élevé de ressources et un temps considérable (Yin, 2009 : 53) qui dépassent la portée de la présente thèse de maîtrise.

2.4. Éthique

Avant d'entamer une étude de cas, nous avons vérifié que l'étude d'un site Web terminographique collaboratif serait conforme aux règles éthiques de recherche. Nous avons découvert que l'usage des données analysées dans le cadre de la présente recherche ne pose pas de problème, puisque cela ne viole pas la vie privée des contributeurs. En effet, les wikis sont classés comme ayant le plus bas degré d'autorévélation des participants sur l'échelle de classification des médias sociaux de Kaplan & Haenlein (2010 : 62). C'est-à-dire que les contributeurs aux wikis peuvent choisir de ne pas afficher de renseignements personnels ou encore d'en afficher que peu. De plus, dans l'article « Electronic Eavesdropping: The Ethical Issues Involved in Conducting a Virtual Ethnography », Clegg Smith explique la raison pour laquelle elle n'a pas eu à obtenir la permission pour mener une étude sur des messages affichés sur des sites Web publics. Elle indique :

We view public discourse on Computer Mediated Communication as just that: public. Analysis of such content [...] is more akin to the study of tombstone epitaphs, graffiti, or letters to the editor. Personal? Yes. Private? No. » (Clegg Smith, 2004 : 230).

Dans le cas des deux banques de données étudiées, les collaborateurs acceptent que leurs contributions soient visibles et utilisables par les visiteurs et les membres du site. *TERMIUM Plus* étant accessible gratuitement en ligne, les renseignements fournis peuvent être consultés et cités par tous les internautes. De plus, sur la page de conditions d'utilisation de *TermWiki*, il est clairement indiqué :

The Materials you submit, post, or display will be viewable by other users of the Website and through third party services, tools, websites and other channels. You should only post Materials that you are comfortable sharing with others under these Terms. What you post on TermWiki.com may be viewed around the world instantly [...]. You also hereby grant each user of the Website a non-exclusive license to access your submitted Materials through the Website, and to use, reproduce, distribute, display and perform such submitted Materials as permitted through the functionality of the Website and under these Terms of Use. The above licenses granted by you in the submitted Materials are perpetual and irrevocable (CSOFT, 2012a).

2.5. Choix des cas

De nombreux cas ont été considérés avant de prendre la décision finale. Nous avons considéré, par exemple, *Le grand dictionnaire terminologique (GDT)* pour représenter la terminographie classique. Par contre, au moment de l'étude, l'Office québécois de la langue française retravaillait le *GDT* et nous ne pouvions pas connaître les fonctions de la nouvelle version. De plus, nous avons songé à quelques cas collaboratifs, dont *BiomedGT*, mais aucun de ces cas n'était aussi connu, aussi ouvert et facile d'accès que *TermWiki*.

Le choix des cas a été influencé, en quelque sorte, par la méthode d'enquête privilégiée, soit l'étude de cas comparative des deux banques de données. En effet, il est souvent plus facile de comprendre les concepts inconnus quand on les compare à des

réalités que l'on connaît bien. Pour cette raison, nous avons choisi de comparer *TERMIUM Plus*, la banque de données terminologiques du gouvernement canadien connue et utilisée par de nombreux langagiers professionnels au Canada et ailleurs, et *TermWiki*, site Web souvent méconnu par les langagiers professionnels. Les différences et les ressemblances étant plus faciles à observer lorsqu'on compare deux ressources très distinctes, nous étudierons une instance de terminographie classique et une instance de terminographie collaborative ss massive.

Le premier cas, *TERMIUM Plus*, est une ressource accessible par tous les utilisateurs. Cette banque de données terminologiques du gouvernement fédéral canadien, créée il y a une quarantaine d'années, peut être consultée gratuitement en ligne depuis octobre 2009. De plus, depuis septembre 2012, on peut y accéder grâce à une application téléchargeable sur des téléphones cellulaires. Elle contient plus de 4 000 000 de termes en quatre langues (anglais, français, espagnol et portugais). Par contre, contrairement à *TermWiki*, seuls une quarantaine de terminologues du Bureau de la traduction peuvent ajouter ou modifier le contenu de la banque de données.

Le second cas, *TermWiki*, est également une ressource gratuite et accessible par tous les utilisateurs de l'Internet. Cet outil entièrement ouvert permet à n'importe qui d'ajouter du contenu et de consulter les renseignements affichés sur le site. Le site Web, créé en 2009-2010, contient déjà plus de 3 000 000 de termes dans plus de soixante-quinze langues et il comprend des champs non traditionnels, tels que des outils audio de prononciation, des vidéos ainsi que des fonctions, telles que des blogues et des systèmes de vote,

permettant l'interaction entre les utilisateurs. De plus, étant donné le large éventail de sujets abordés par cette ressource collaborative, elle est comparable à *TERMIUM Plus* et fournira un meilleur aperçu des pratiques que le feraient des ressources plus ciblées.

Dans le présent chapitre, nous avons énoncé nos questions de recherche et nos hypothèses. De plus, nous avons appliqué les dimensions de la collaboration à la terminographie et illustré chaque niveau de la collaboration à l'aide d'une figure. Puis, nous avons expliqué le choix de la méthode d'enquête ainsi que des cas à l'étude. Dans le prochain chapitre, nous présenterons *TERMIUM Plus* et *TermWiki*.

Chapitre 3 : Étude des cas

Dans le présent chapitre, nous étudierons les cas *TERMIUM Plus* et *TermWiki*. Nous décrirons les éléments énumérés dans les écrits recensés ainsi que dans les fichiers d'aide des outils analysés : l'accès, l'organisation des données, la représentation des langues, le format des fiches terminologiques, les fonctions d'édition et de recherche, ainsi que les outils supplémentaires offerts sur chacun des sites. Puis, nous discuterons des forces et des faiblesses de chacune des banques de données dans le but de faire ressortir les différences entre les modèles terminographiques traditionnel et collaboratif ss.

3.1. Le modèle classique : *TERMIUM Plus*

TERMIUM Plus est la banque de données terminologiques du Bureau de la traduction du gouvernement fédéral canadien. Le Bureau, créé en 1934, travaille sous la direction du ministère des Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. Depuis plus de 75 ans, il offre des services de traduction et de consultation linguistique au Parlement, aux tribunaux, aux ministères et aux organismes du Canada. Parfois, il collabore avec des organisations internationales, avec les provinces et territoires canadiens et avec des organismes du secteur privé qui travaillent en partenariat avec le gouvernement dans le cadre d'un contrat (Bureau de la traduction, 2012). Son public cible est donc beaucoup plus circonscrit que celui de *TermWiki*. Par contre, ses utilisateurs ne se limitent pas à ce public cible. Puisque la banque de données est accessible gratuitement en ligne, tous les internautes peuvent avoir recours à cette ressource. De plus, le Bureau de la traduction est

« l'autorité de normalisation linguistique et terminologique de la fonction publique » (ibid.), ce qui renforce sa crédibilité dans le secteur langagier.

La banque de données terminologiques officielle du Bureau de la traduction, *TERMIUM Plus*, est accessible gratuitement au public et elle contient des appellations officielles d'organismes nationaux et internationaux, des titres de lois et de programmes, des noms de lieux géographiques, des difficultés de traduction et, bien entendu, des termes (Bureau de la traduction, 2009). Cette ressource est une banque de données coopérative fermée. Bien que tous puissent consulter les données affichées sur le site, les internautes ne peuvent pas y contribuer. Seuls les terminologues du Bureau de la traduction peuvent modifier les données. Les mécanismes de gestion de la banque de données et la structure du pouvoir de l'organisation sont déterminés à l'interne. Il est important de noter que l'interface Web de *TERMIUM Plus* est l'infrastructure de livraison des données, mais que l'interface permettant de créer des fiches terminologiques, *TERMIUM 6*, est un système différent. Bien que de nouvelles fiches soient créées régulièrement, les mises à jour de l'interface Web se font par lots. Les utilisateurs ne peuvent pas se créer un profil d'utilisateur. Par contre, ils peuvent communiquer avec les terminologues par téléphone s'ils ont des questions.

Cependant, les utilisateurs peuvent personnaliser, à l'aide de la fonction « Mon TERMIUM », l'affichage, les fonctions de recherche par défaut, la visualisation des justifications (les définitions, les contextes, etc.), l'ordre d'affichage des langues officielles du Canada et l'affichage des langues non officielles (l'espagnol et le portugais). Bien que

le Bureau de la traduction offre des « services en langues officielles et dans plus de 100 langues autochtones et étrangères » (Bureau de la traduction, 2012), *TERMIUM Plus* ne contient des fiches que dans quatre langues : l'anglais, le français, l'espagnol et le portugais. L'interface est disponible en anglais et en français seulement. La répartition des langues est égale en ce qui a trait aux langues officielles (4 000 000 de termes en anglais et en français), mais pas en ce qui concerne l'espagnol (200 000 de termes) et le portugais (18 000 de termes). Cela n'est pas étonnant quand on tient compte du fait qu'un des objectifs du Bureau de la traduction est d'appuyer les efforts du gouvernement fédéral pour servir les Canadiens dans les deux langues officielles et quand on considère que l'ajout de l'espagnol et du portugais est une initiative assez récente (voir l'annexe A pour le tableau de la répartition des langues).

3.1.1. La fiche terminologique

Selon le Bureau de la traduction, 50 000 modifications sont apportées à la banque de données chaque année (Bureau de la traduction, 2012). Ces changements comprennent la création de fiches terminologiques, la correction de données erronées, l'annulation de données désuètes et l'enrichissement des fiches existantes. Les fiches terminologiques contenues dans *TERMIUM Plus* peuvent comprendre les données suivantes :

- L'entrée : le terme (sous sa forme canonique), ses synonymes et ses variantes
- Le(s) domaine(s) et le(s) sous-domaine(s)
- Les sources, respectant un format de référence bibliographique
- La date de création ou de mise à jour de la fiche terminologique

- L'étiquette grammaticale : la partie du discours, le genre
- Les marques d'usage : les marques géographiques ou temporelles, le registre
- La définition : la justification textuelle qui énonce les traits sémantiques distinctifs d'un concept, préférablement selon le format par genre prochain et différences spécifiques
- Le contexte : la « justification textuelle qui renseigne sur les traits sémantiques d'un concept ou sur l'usage d'un terme » (Pavel & Nolet, 2001 : 105) et qui démontre comment employer le terme dans une situation réelle
- Les observations : les « justification[s] textuelle[s] qui renseigne[nt] sur les particularités d'un concept sans le définir ou sur l'emploi d'un terme sans nécessairement l'attester » (ibid. : 113)
- La phraséologie : les cooccurrents
- Les quasi-synonymes, les pseudosynonymes ou les termes à éviter
- Les termes liés : les termes pouvant aider à trouver une fiche terminologique.

Voir l'annexe B pour un exemple réel de fiche.

Comme il a été indiqué précédemment, la création et l'édition des fiches sont effectuées entièrement par les employés du Bureau de la traduction. En ce qui concerne les droits d'auteur et de reproduction, le Bureau de la traduction explique que la reproduction à des fins non commerciales est permise :

L'information est diffusée sur ce site afin d'être facilement accessible pour utilisation personnelle ou publique à des fins non commerciales. Elle peut être reproduite, en tout ou en partie et par quelque moyen

que ce soit, sans frais ou sans autre permission du Bureau de la traduction (Bureau de la traduction, 2012).

Le processus mis en place par le Bureau de la traduction fait en sorte que toute information présente dans *TERMIUM Plus* a été vérifiée par des langagiers professionnels.

3.1.2. Les fonctions de recherche

TERMIUM Plus permet à l'utilisateur d'effectuer des recherches terminologiques en anglais, en français, en espagnol, en portugais ou dans les quatre langues à la fois. On peut chercher par terme, dans les vedettes, dans les justifications ou dans les fiches entières. Les résultats sont présentés par domaine et sont ensuite filtrés. L'utilisateur sélectionne le domaine d'intérêt à l'aide d'un menu déroulant. L'utilisateur ne peut pas accéder d'emblée à une liste de termes par langue, par domaine, par popularité ni par date de mise à jour, mais il peut consulter l'index alphabétique qui apparaît dans la colonne de gauche.

Par contre, il est possible d'utiliser la troncature, des caractères de remplacement et des opérateurs booléens quand on effectue une recherche. Tous les résultats pertinents s'affichent à l'écran et on peut y naviguer à l'aide des flèches et de la barre déroulante. L'historique de la recherche, contenant des renseignements sur les termes recherchés et les clés de recherche, est conservé et l'utilisateur peut y accéder par le menu principal.

3.1.3. Les autres outils

TERMIUM Plus n'est pas seulement une banque de données terminologiques. Sur le même site Web, il y a de nombreux outils d'aide à la rédaction en anglais, en français et en espagnol. Ces ressources sont les suivantes :

- Les *Chroniques de langue* (Favourite Articles, en anglais; Caleidoscopio del español, en español) : contient des articles sur les difficultés et l'évolution de la langue tirés de la revue *l'Actualité langagière*, publiée par le Bureau de la traduction
- Les *Clefs du français pratique* : contient des articles sur les difficultés de grammaire, de syntaxe et d'usage
- Le *ConjugArt* : contient la conjugaison d'environ 8 000 verbes français
- Le *Dictionnaire des cooccurrences* : est un recueil de cooccurrences
- Le *Juridictionnaire* : est un outil d'aide à la rédaction juridique
- *Le Bellerive* : est un outil d'auto-apprentissage des règles typographiques
- *Le Guide du rédacteur* : répond à diverses questions de rédaction en français
- Le *Rouleau des prépositions* : est un guide des prépositions
- *Les mots du droit* : contient des équivalents français des mots problématiques du vocabulaire juridique anglais
- Le *Lexique analogique* : contient des équivalents français de termes anglais difficiles à traduire
- Le *Peck's English Pointers* : contient des articles portant sur la grammaire, la ponctuation et l'usage de l'anglais
- Le *HyperGrammar2* : est un outil d'autoapprentissage de la grammaire anglaise

- *The Canadian Style* : répond à diverses questions de rédaction en anglais
- Le *Word Tailoring* : contient des équivalents anglais de termes français difficiles à traduire
- Les *Writing Tips* : contient des solutions à des problèmes de grammaire, de style et d'usage en anglais

Le Bureau de la traduction a lancé la première application linguistique mobile du gouvernement canadien à l'automne 2012. L'application, nommée *noslangues.gc.ca sur le pouce!* est compatible avec le iPhone et le BlackBerry et permet à l'utilisateur de consulter *TERMIUM Plus* (Bureau de la traduction, 2012).

3.1.4. Les forces et les faiblesses

Tout outil présente des avantages et des inconvénients qui lui sont propres. Dans cette section, nous dressons la liste des forces et des faiblesses de *TERMIUM Plus*.

3.1.4.1. Les forces

TERMIUM Plus est un outil qui existe depuis près de quarante ans et qui a fait ses preuves. Son rôle de banque de données terminologiques du gouvernement fédéral et d'autorité de normalisation linguistique et terminologique de la fonction publique fait en sorte que la ressource est perçue comme une source crédible et fiable dans le secteur langagier au Canada et ailleurs dans le monde. Puisque l'outil est conçu pour répondre aux

besoins de la fonction publique, on est assuré de l'acceptabilité des termes pour les contextes de travail gouvernementaux.

De plus, la cohérence est renforcée par un modèle rigide d'édition effectuée par une quarantaine de terminologues professionnels. Ses fonctions de recherche sont conviviales et les données sont organisées de façon à ce que l'utilisateur puisse rapidement trouver l'information qu'il cherche. L'application étant une ressource fermée, on n'ouvre pas la porte aux membres de groupes de pression ni à l'amateurisme. En réservant la modification et la gestion des données aux professionnels, on diminue fortement le risque de partialité. De plus, le niveau de langue employé dans la rédaction des fiches est cohérent et le contenu des champs devrait respecter les principes de base de la terminographie classique.

Autrefois une banque de données terminologiques payante, *TERMIUM Plus* est maintenant accessible gratuitement sur le Web et au moyen d'une application mobile pour téléphones cellulaires. De plus, il offre un bon nombre d'outils d'aide à la rédaction supplémentaires. Le langagier peut y trouver tout ce dont il a besoin pour rédiger des textes compréhensibles, éloquents et cohérents.

3.1.4.2. Les faiblesses

Malgré tout, *TERMIUM Plus* a quelques faiblesses. Dans un premier temps, la banque de données couvre un nombre limité de langues. Puisque son but premier est de

desservir le gouvernement canadien, elle assure les équivalents dans les deux langues officielles (le français et l'anglais). Bien que des termes espagnols et portugais aient été récemment ajoutés à la banque de données, ceux-ci sont beaucoup moins nombreux que les termes anglais et français.

De plus, puisque les politiques d'édition sont étroitement contrôlées et qu'on cible un groupe d'utilisateurs particulier, on exclut la participation de nombreux experts de domaines variés et de passionnés de la langue qui pourraient, eux aussi, proposer des informations intéressantes et valides tout en contribuant au développement et à la mise à jour rapides de la banque de données. Bien que les terminologues du Bureau de la traduction apportent environ 50 000 modifications par année (création de fiches, suppression de données désuètes et amélioration de fiches existantes) à la banque de données, ces quelque quarante personnes pourraient difficilement produire autant de fiches qu'une communauté d'internautes à l'échelle internationale.

Dans la présente section, nous avons décrit un exemple de terminographie classique : *TERMIUM Plus*. Dans la prochaine section, nous discuterons d'un exemple de terminographie collaborative ss : *TermWiki*. Ces deux cas seront comparés dans le cadre de l'analyse du chapitre 4.

3.2. Le modèle collaboratif au sens strict : *TermWiki*

TermWiki est un outil de gestion terminologique créé par CSOFT International Ltd., un géant de l'industrie de la localisation. Il est accessible au public depuis 2010. Selon un récent article publié dans *Business Wire* (2010), Common Sense Advisory l'a reconnu comme étant une application ayant le potentiel d'abattre la barrière de la gestion terminologique. Shunee Yee, présidente et chef de la direction de CSOFT, a expliqué sa décision de rendre publique *TermWiki* :

By opening TermWiki to the public, we hope to create a community devoted to the countless benefits of terminology management. TermWiki is a de facto portal for corporate information managers, translation managers, translators, reviewers, terminologists, technical writers, educators, and anyone who recognizes the importance of content management in the localization process, to share and collaborate on the development of multilingual terminology for a variety of industries, such as IT, Life Sciences, Consumer Electronics and Manufacturing (ibid.).

En effet, bien que Shunee Yee ne mentionne pas le grand public, tout internaute peut accéder gratuitement à la banque de données terminologiques et consulter les fiches. Par contre, afin d'ajouter ou de modifier des fiches terminologiques, un collaborateur doit se connecter au site à l'aide d'un compte d'utilisateur. Ce compte contient des renseignements sur les langues maîtrisées par le contributeur et il conserve un historique de ses actions dans la banque de données de *TermWiki*. Il est possible de personnaliser le profil d'utilisateur et de rendre confidentiels certains renseignements personnels tels que l'adresse courriel. L'adhésion au site permet aussi aux membres de créer des groupes de discussion. Certains groupes sont fermés et on doit obtenir la permission de l'administrateur pour y accéder, alors que d'autres sont libres d'accès.

Chaque fois qu'un utilisateur crée ou modifie une fiche terminologique, pose une question à la communauté de *TermWiki* sur le forum de discussion, répond à une question posée par un autre collaborateur ou laisse un commentaire sur le profil d'un autre utilisateur ou sur une fiche terminologique, il gagne des points. Ces points lui servent à établir sa réputation au sein de la communauté de *TermWiki* et l'incitent donc à participer davantage. La liste des contributeurs les plus actifs est mise à jour quotidiennement. Il est aussi possible d'accéder à une liste des meilleurs contributeurs du mois et de l'année, c'est-à-dire les contributeurs qui ont été le plus actifs sur le site pendant ces périodes.

Selon ses concepteurs, *TermWiki* est un réseau social, qui soutient la terminologie et les définitions multilingues, de même qu'une plateforme Web où les utilisateurs peuvent rechercher et partager des termes, des définitions et des traductions⁶ organisés par industrie, par catégorie de produit ou par langue. Il faut noter que les champs « industrie » et « catégorie de produit » servent à préciser le domaine auquel appartient un concept ou un terme. En juillet 2012, *TermWiki* comprend 1 632 catégories.

Sur la page d'accueil du site, on indique que *TermWiki* contient plus de 3 000 000 de termes en 102 langues (juillet 2012). Par contre, les langues ne sont pas toutes représentées également (voir l'annexe C). En fait, l'anglais américain, présent sur 11 % des fiches terminologiques (368 041 fiches), dominait en juillet 2012, alors que les langues suivantes comptaient deux fiches ou moins : le chuuk, l'oriya, le tadjik, le tibétain, le zoulou, l'amharique, le breton, l'espéranto, le laotien, le népalais, le somalien, le tanchangya, le

⁶ Le terme *traduction* n'est pas prisé par les terminologues, qui soutiennent généralement qu'il ne s'agit pas de traduction, mais d'expression dans une autre langue. Nous sommes consciente que *traduction* n'est pas le meilleur choix terminologique, mais reprenons ici la terminologie de *TermWiki*.

turkmène et le tchouvache. Puisque l'interface de *TermWiki* est traduite par les membres de la communauté du site, elle peut être affichée dans plusieurs langues. Par contre, elle n'est souvent que partiellement traduite et les sections non traduites demeurent en anglais, langue source du site.

Les statistiques présentées dans le paragraphe précédent ne sont pas surprenantes quand on tient compte du fait que l'anglais est la langue pivot de l'outil. *TermWiki* traite en quelque sorte l'acte terminographique comme une traduction et considère que l'anglais est la langue source et que les autres langues sont les langues cibles. Lorsqu'un utilisateur désire ajouter un nouveau concept à la banque de données, il doit créer d'abord la fiche avec un terme anglais. Il peut ensuite y ajouter sa traduction du terme. Sur la page d'ajout de terme, il est indiqué « **Important** : N'ajoutez que des termes en anglais (EN) puis cliquez sur les liens de langue de la page du terme pour ajouter des traductions dans d'autres langues » (CSOFT, 2012b).

Puisque les fiches sont traduites de l'anglais, il n'est pas rare de trouver des fiches partiellement traduites où certains champs sont remplis dans la langue cible et le reste de la fiche demeure en anglais (voir exemple à l'annexe D).

3.2.1. La fiche terminologique

En date du 29 juillet 2012, la banque de données contenait déjà 3 283 893 termes. Le 30 juillet, elle en contenait 3 288 333. Cela représente une augmentation de 4 440 termes en une journée. Un mois plus tard, le 28 août 2012, elle en contenait 3 474 256, soit une augmentation remarquable de 190 363 termes. Les termes sont sauvegardés sur des fiches terminologiques, selon un modèle de fiche préétabli respectant, selon CSOFT, les normes ISO. Chaque fiche est conçue à partir de ce modèle et le collaborateur peut choisir les champs qu'il remplira. Les fiches peuvent ensuite être modifiées, complétées et améliorées par tous les membres de la communauté de *TermWiki*. Sur une fiche, on peut trouver les données suivantes (voir un modèle de fiche à l'annexe E) :

- Le titre de l'entrée : soit des renseignements sur la forme anglaise du terme
- La date et le nom d'utilisateur du créateur de la fiche
- La traduction du terme, si la fiche présente une autre langue en plus de l'anglais
- La définition : soit une description du terme qui ne respecte pas toujours le format par genre prochain et différences spécifiques ou les autres formats acceptables ou privilégiés en terminographie classique
- La partie du discours
- L'usage : soit nouveau, approuvé, rejeté, en attente, préféré, admis, non recommandé, obsolète
- Les synonymes
- Une ou des illustrations(s)
- La prononciation, sous forme de clip audio

- L'industrie à laquelle appartient le terme (qui s'apparente au champ traditionnel Domaine)
- La catégorie de produit à laquelle appartient le terme (qui s'apparente au champ traditionnel Sous-domaine)
- Le produit auquel est lié le terme
- La compagnie à laquelle est lié le terme
- Un PDF : si les utilisateurs choisissent de joindre un document
- Des commentaires des collaborateurs

Pour un exemple de fiche réelle, voir l'annexe F.

Bien que le processus d'ajout de terme soit bien décrit dans les fichiers d'aide de *TermWiki*, il est impossible de connaître les étapes de travail exactes que les contributeurs suivent avant l'encodage des données, c'est-à-dire qu'on ne peut pas être certain qu'ils ont suivi les étapes de travail énumérées par L'Homme (voir la section 1.3.3) avant de définir un concept sur une fiche terminologique. En effet, les contributeurs peuvent ajouter des termes sans nécessairement effectuer la recherche habituelle de la terminographie classique (comme la création d'un corpus, le repérage de termes, la collecte de données, l'analyse et la synthèse de données, etc.). Traditionnellement, si un projet terminographique porte sur plus d'une langue, les tâches de recherche et l'analyse des données se font parallèlement dans chacune des langues. Les données sont ensuite fusionnées (L'Homme, 2004 : 47). Dans *TermWiki*, chaque contributeur peut choisir de créer une fiche dans la langue de son choix (à condition que la fiche soit liée à un terme anglais, langue pivot de l'application) et

de traduire un terme ou de créer une partie de fiche dans une ou plusieurs langues. Le but du site étant de donner une plateforme d'échange et de diffusion et non pas nécessairement de créer une banque de données terminologiques classique, on n'encourage pas forcément les contributeurs à effectuer une recherche terminographique classique en ayant recours, par exemple, à des textes rédigés par des experts. De plus, il n'est pas toujours possible de connaître la source des données ajoutées par les collaborateurs. Cette incertitude rend parfois difficile l'évaluation de la fiabilité.

Afin d'accélérer l'alimentation de la banque de données, les utilisateurs peuvent importer et exporter des listes de terminologie à partir de tableurs. Ils peuvent ainsi éviter de copier-coller leurs données et ils gagnent du temps précieux.

Pour améliorer une fiche existante, un collaborateur n'a qu'à appuyer sur le bouton « Modifier ». Une fenêtre semblable à celle qui permet d'ajouter de nouveaux termes s'affichera et il pourra en modifier le contenu. L'historique des modifications est ensuite conservé (voir l'annexe G). Ce dernier indique la date, l'heure, les modifications apportées, la version précédente et le nom de l'utilisateur ayant effectué le changement et ce, pour chacune des modifications apportées. Il est possible d'annuler les changements en appuyant sur le bouton « Défaire ». Un collaborateur voulant justifier les modifications apportées laissera un commentaire sur la fiche.

Manifestement, l'édition par la foule est la méthode de gestion du contenu et d'amélioration de la qualité de *TermWiki*. La vérification des fiches se fait par la foule plutôt que par un réviseur. L'outil est aussi doté d'une fonction qui permet à l'utilisateur d'adopter une fiche terminologique et d'être avisé chaque fois qu'elle est modifiée. Pour accéder à cette option de parrainage, il suffit d'appuyer sur un bouton.

En ce qui a trait aux droits d'auteur, *TermWiki* affirme que le contenu qu'un membre affiche sur le site appartient à son créateur. Par contre, le contributeur permet à CSOFT et aux autres collaborateurs de l'utiliser. De plus, CSOFT et les utilisateurs de *TermWiki* peuvent reproduire et distribuer le contenu :

You retain all of your ownership rights to Materials you submit, post or display on or through the Website. However, by submitting the Materials to the Website, you hereby grant CSOFT a worldwide, non-exclusive, royalty-free, sub-licensable and transferable license to use, reproduce, distribute, prepare derivative works of, display, and perform the submitted Materials in connection with the Website and CSOFT's business, including without limitation for promoting and redistributing part or all of the Website (and derivative works thereof) in any media formats or distribution methods. You also hereby grant each user of the Website a non-exclusive license to access your submitted Materials through the Website, and to use, reproduce, distribute, display and perform such submitted Materials as permitted through the functionality of the Website and under these Terms of Use. The above licenses granted by you in the submitted Materials are perpetual and irrevocable (CSOFT, 2012a)

Selon CSOFT, *TermWiki* tente de fournir les définitions et les traductions les plus parfaites possible et cet effort est facilité par la nature collaborative de l'outil. Par contre, avant d'utiliser *TermWiki*, il est fondamental de comprendre les enjeux liés au fait que la

masse gère le contenu des fiches et est donc la seule garante de la qualité des fiches. Les politiques d'utilisation de *TermWiki* indiquent clairement :

We do not endorse, support, represent or guarantee the completeness, truthfulness, accuracy, or reliability of any Materials posted, nor endorse any opinions expressed on the Website. You understand that by using the Website, you may be exposed to Materials that might be offensive, harmful, inaccurate or otherwise inappropriate, or in some cases, postings that have been mislabeled or are otherwise deceptive. Under no circumstances will CSOFT be liable in any way for any Materials, including, but not limited to, any errors or omissions in any Materials, or any loss or damage of any kind incurred as a result of the use of any Materials posted, emailed, transmitted or otherwise made available via the Website or broadcast elsewhere (CSOFT, 2012a).

Il est donc crucial de vérifier que les données proviennent d'une source fiable, ce qui s'avère parfois difficile. Pour ce faire, on peut avoir recours à l'évaluation des collaborateurs affichée sur chaque profil et sur la plupart des fiches, aux commentaires sur la fiche et à l'historique des modifications. L'utilisateur ne doit pas tenir pour acquis que l'information sur les fiches est juste.

3.2.2. Les fonctions de recherche

Il existe plusieurs façons d'effectuer des recherches dans *TermWiki*. Soit on accède directement à l'application, soit on utilise la barre d'outils intégrée dans un navigateur Web. Celle-ci est compatible avec Internet Explorer et Mozilla Firefox et elle contient : un bouton d'accès à la page d'accueil de *TermWiki*, un champ de recherche de terme, un bouton d'ajout de terme, un lien vers l'atelier (qui permet aux utilisateurs de traduire des

termes à l'aide de la traduction automatique), un bouton d'accès aux listes de termes ainsi qu'un lien vers le menu d'aide (voir l'annexe H).

Si l'on accède directement à *TermWiki*, il est possible de consulter une liste de termes par langue, par industrie, par catégorie de produits, par popularité, par date de mise à jour, par nombre de modifications, etc. On peut aussi taper le terme voulu dans la barre de recherche et préciser davantage les critères de recherche en sélectionnant la langue, l'industrie et le type de donnée recherchée (terme, question, réponse, offre d'emploi, etc.).

Selon la page d'aide, il ne devrait y avoir qu'une fiche par terme puisque, afin d'éviter les doublons, l'application ne permet pas la création de fiches affichant le même terme et la même catégorie ou industrie qu'une fiche existante. Toutefois, de nouvelles fiches pourraient, en théorie, être conçues à partir de synonymes. Pour créer une fiche pour un terme polysémique, un contributeur devra préciser de nouvelles valeurs en ce qui concerne la catégorie ou l'industrie.

3.2.3. Les autres outils

En plus de la banque de données terminologiques, *TermWiki* comprend un certain nombre de fonctions et d'outils divers :

- L'atelier : permet aux utilisateurs de traduire des termes en s'appuyant sur des suggestions générées par des traductions automatiques

- Le forum (bêta) : favorise la discussion sur les sujets liés au domaine langagier et à l'apprentissage social, mais certains fils de discussions traitent des sujets n'ayant point rapport à ces domaines
- TermBea : génère des mots croisés à partir des fiches de *TermWiki* (en anglais seulement)
- Les termes en vedette : affiche des termes jugés particulièrement intéressants sur la page d'accueil
- Le tableau de bord : fournit une carte du site
- AnswerBea : permet de poser des questions et répondre à celles des autres collaborateurs
- Mon glossaire⁷ : permet à l'utilisateur de créer un répertoire personnel non visible et non modifiable par les autres collaborateurs
- Les offres d'emplois : affiche des offres d'emploi de partout dans le monde, pas nécessairement limitées aux activités liées au domaine langagier
- Les termes dans l'actualité : affiche, sur la page d'accueil de *TermWiki*, des termes qui sont souvent utilisés dans l'actualité ou qui font l'objet de nombreuses recherches dans l'Internet à l'heure actuelle
- TermWiki Mobile 2.0 : est une application gratuite pour les utilisateurs du système d'exploitation Android, qui permet d'accéder à *TermWiki* à partir de son téléphone et d'effectuer des recherches terminologiques, d'alimenter la banque de données, de communiquer avec la communauté, etc.

⁷ *TermWiki* utilise le terme *glossaire* au sens de répertoire terminologique privé. Nous sommes consciente que *glossaire* n'est pas le meilleur choix terminologique, mais nous reprenons la terminologie de *TermWiki*.

- TermWiki Widget : permet d'afficher des lexiques sur des sites Web
- Les groupes : permet d'échanger sur des sujets particuliers avec certains membres de la communauté

Si les fonctions de la version gratuite de *TermWiki* ne satisfont pas aux besoins d'un utilisateur, celui-ci peut avoir recours à *TermWikiPro* ou à *TermWiki Enterprise*. Ces deux versions offrent des fonctions supplémentaires telles qu'un système de permission, un système de hiérarchisation et l'intégration à des mémoires de traduction. De plus, elles accordent un accès privé à certaines données. La hiérarchisation, le système de permission et l'accès gérés par les administrateurs font en sorte que *TermWikiPro* et *TermWiki Enterprise* sont des modèles de terminographie coopérative fermée. Le coût du premier varie de 9,95 \$ US pour un seul utilisateur à 1 995 \$ US par mois pour 101-500 utilisateurs. Pour connaître le prix de *TermWiki Enterprise*, il faut communiquer avec les représentants de *TermWiki*. Le coût varie selon la taille de l'organisation.

3.2.4. Les forces et les faiblesses

Comme toute autre banque de données terminologiques, *TermWiki* a des forces et des faiblesses. Nous en dressons la liste en fonction des points soulevés dans la section 1.7 et de nos observations lors de l'étude de cas.

3.2.4.1. Les forces

Au cours de l'exploration et de l'analyse de l'outil, nous avons repéré certaines forces. *TermWiki* est entièrement logé sur le Web, ce qui signifie que l'utilisateur n'a pas à télécharger un logiciel sur son ordinateur et à en assurer les mises à jour. Il s'agit d'une application gratuite (pour la version de base) et facile à utiliser qui permet aux contributeurs de créer, d'importer, de gérer et de modifier leurs données terminologiques, ainsi que de les partager avec les autres utilisateurs de la communauté internationale de *TermWiki*. Les modifications se font en temps réel, ce qui veut dire que les usagers ont accès à l'information la plus récente possible.

De plus, l'historique des versions est conservé et il est visible par les utilisateurs, qui peuvent choisir de rétablir une version précédente si les changements ne sont pas jugés adéquats. L'édition étant libre, chacun peut contribuer à l'amélioration des fiches existantes et à l'enrichissement du contenu de la banque de données terminologiques. Celle-ci peut alors refléter la somme des connaissances des contributeurs. Le système ouvert permet d'inclure des experts de divers domaines, des langagiers professionnels, des amateurs de la langue et des clients dans la démarche terminographique, ce qui facilite le processus d'échange, assure la cohérence dans les divers textes pour une même organisation et a le potentiel de rehausser l'image du terminologue aux yeux des clients. Les utilisateurs peuvent aussi se créer des répertoires personnels (nommés *glossaires*) non visibles et non modifiables par les autres collaborateurs afin d'accéder plus rapidement à leur terminologie préférée.

Puisque la banque de données couvre de nombreuses sphères d'activité et de connaissances, on y trouve une multitude de renseignements sur des domaines tels que la médecine, le sport, les finances, la politique, les langues, l'informatique et même la mode, le maquillage et le mariage, pour n'en nommer que quelques-uns. Cela fait en sorte que les langagiers professionnels œuvrant dans ces domaines peuvent eux aussi profiter de l'échange d'information avec leurs pairs. Le nombre impressionnant de langues peut faciliter le travail des traducteurs multilingues et servir à la promotion et à la conservation de langues minoritaires et de langues rares.

De plus, la ressource fait usage de nombreux médias sociaux (p. ex. Twitter) pour diffuser des données d'ordre terminographique, tel que l'ajout de nouveaux termes dans la banque de données. Les utilisateurs peuvent aussi adopter certains termes et recevoir des alertes chaque fois que la fiche est modifiée. Ils peuvent ainsi veiller à la qualité de l'information et apprendre grâce aux modifications et aux commentaires de leurs pairs.

TermWiki est un système plus simple à gérer que l'échange terminologique par courriel ou par tableur (Muegge, 2011), qui peut s'avérer chaotique. En fait, l'utilisateur s'occupe très peu de la gestion des fiches, puisque *TermWiki* lui fournit une liste de domaines, une liste de fiches et une liste de champs à remplir, assurant ainsi la cohérence dans la présentation des données. En ayant une liste fixe de domaines, on s'assure qu'un même domaine ne soit pas présent sous deux désignations différentes et on facilite le repérage d'information. En ayant une liste fixe de champs à remplir sur une fiche, on

s'assure que chaque fiche respectera le même format. Le créateur de la fiche choisit ensuite les champs qu'il désire remplir.

3.2.4.2. Les faiblesses

Aucun outil n'est parfait. Lors de notre enquête, nous avons remarqué quelques inconvénients de *TermWiki*. Puisqu'il s'agit d'un wiki, certains doutent de la qualité de la ressource. Étant donné que l'anglais est la langue pivot de l'application, la représentation des langues est inégale, l'anglais représentant 11 % des fiches terminologiques et certaines langues n'ayant aucune fiche. De plus, puisque toutes les contributions sont volontaires, on remarque une vaste variabilité du contenu et une couverture inégale des domaines et des champs. Les fiches incomplètes contribuent au chaos souvent attribué aux wikis (Delacroix, 2005). Ce désordre cause parfois un manque de lisibilité, auquel s'ajoute le risque de se perdre dans les diverses fonctions et outils supplémentaires.

En permettant à tous de se joindre à la communauté, on ouvre les portes aux membres de groupes de pression qui pourraient faire preuve d'un manque de recul dans l'information fournie. On court aussi le risque de l'amateurisme et du vandalisme, qui pourraient appauvrir la qualité des fiches.

Dans le présent chapitre, nous avons décrit *TERMIUM Plus* et *TermWiki*. Nous avons présenté l'organisation de leurs données, les langues prises en charge, le format de leurs fiches terminologiques, leurs fonctions d'édition et de recherche, ainsi que les autres outils

disponibles sur leur site. Nous avons conclu la réflexion en énumérant leurs forces et leurs faiblesses respectives. Tout bien considéré, avant de sélectionner un outil, les utilisateurs devraient tenir compte de leurs objectifs et de leur contexte de travail. Dans le prochain chapitre, nous analyserons les deux cas étudiés en mode comparatif.

Chapitre 4 : Analyse et discussion

Dans le présent chapitre, nous analyserons les données compilées lors de l'étude des cas afin d'en faire ressortir les ressemblances et les différences. Nous nous appuierons sur les dimensions énumérées dans la section 1.4 pour ensuite situer chacune des banques de données sur l'échelle de la collaboration. Puis, nous comparerons les forces et les faiblesses de chacune des pratiques. Nous concluons le chapitre en présentant quelques modèles hybrides.

4.1. Interprétation des études de cas

Afin de pouvoir situer *TERMIUM Plus* et *TermWiki* dans le spectre de la collaboration, nous avons analysé les dimensions de la collaboration énoncées à la section 1.4 pour chacun des deux cas étudiés. Nous avons inclus les dix dimensions de Mills (2003), les trois de Lamidieu (2006) ainsi que les deux dimensions supplémentaires proposées, pour un total de quinze dimensions.

Tableau 1 Analyse des dimensions de la collaboration de *TERMIUM Plus* et de *TermWiki*

	<i>TERMIUM Plus</i>	<i>TermWiki</i>
Dimension temporelle : l'interaction entre les utilisateurs est-elle synchrone (l'interaction se produit en temps réel),	Synchrone et asynchrone Asynchrone : la mise à jour est mensuelle. Les terminologues du Bureau de	Synchrone et asynchrone Synchrone : les contributeurs effectuent les changements en temps réel.

	TERMIUM Plus	TermWiki
asynchrone (l'interaction se produit en différé) ou les deux?	<p>la traduction peuvent communiquer entre eux par courriel et les utilisateurs peuvent communiquer avec les terminologues par courriel.</p> <p>Parfois synchrone : les terminologues peuvent communiquer entre eux en personne ou par téléphone et les utilisateurs peuvent parfois communiquer avec les terminologues par téléphone.</p>	Asynchrone : les collaborateurs peuvent laisser des commentaires sur les forums de discussion et sur les profils des autres utilisateurs.
Dimension géographique : les membres du groupe travaillent-ils du même endroit ou sont-ils éloignés géographiquement?	Siège à Gatineau, les terminologues sont physiquement regroupés dans la Région de la capitale nationale	Les utilisateurs habitent tous les coins du monde
Taille : les membres font-ils partie d'une petite équipe, d'une organisation, d'un groupe international?	<p>Environ 40 terminologues</p> <p>Le nombre de personnes qui peuvent consulter la banque de données est illimité.</p>	<p>Des millions de collaborateurs. Le nombre de participants augmente constamment.</p> <p>Le nombre de personnes qui peuvent consulter la banque de données est illimité.</p>
Style d'interaction : les tâches sont-elles prévues ou ponctuelles (<i>ad hoc</i>)?	<p>Interaction prévue : les employés accomplissent des tâches précises.</p> <p>Parfois, interaction ponctuelle : les clients peuvent poser des questions particulières.</p>	Interaction ponctuelle : les tâches des collaborateurs varient selon leurs intérêts et leur niveau de motivation.
Degré d'engagement : les membres du groupe participent-ils à un seul projet collaboratif, à plusieurs projets collaboratifs différents ou à de nombreux projets?	Varie selon le terminologue et la journée. Parfois, les employés travaillent sur un seul projet. Parfois, ils travaillent sur plusieurs projets, mais toujours en respectant les objectifs énoncés par l'employeur.	Varie selon l'intérêt et la motivation de chaque participant.

	<i>TERMIUM Plus</i>	<i>TermWiki</i>
Infrastructure : le projet a-t-il recours à différentes plateformes ou à une seule?	<i>TERMIUM 6</i> <i>TERMIUM Plus</i> Web Application mobile <i>noslangues.gc.ca sur le pouce!</i>	Plusieurs plateformes : <i>TermWiki</i> , <i>TermWiki Mobile</i> , <i>TermWiki Widget</i> , <i>TermWikiPro</i> et <i>TermWiki Entreprise</i>
Mobilité : les collaborateurs resteront-ils au même endroit ou voyageront-ils?	En général, les employés travaillent d'un endroit fixe.	Aucun déplacement nécessaire.
Accès au contenu : l'information est-elle privée ou partagée? Qui gère l'accès à l'information et le système de permissions, le cas échéant?	La banque de données à l'interne est fermée; seuls les terminologues du Bureau de la traduction y ont accès. La banque de données publique est partagée avec la communauté d'internautes.	La banque de données principale est entièrement publique. Cependant, il est possible de créer des glossaires privés (listes terminologiques personnelles non visibles et non modifiables par les autres collaborateurs).
Participants : l'accès est-il ouvert à tous les contributeurs ou aux participants choisis par les membres de l'équipe ou par un gestionnaire?	Sélectionnés par le Bureau de la traduction	La banque de données principale est ouverte à tous. Certains groupes de discussion sont privés (à la discrétion du créateur et de l'administrateur du groupe).
Extensibilité : la fonctionnalité des outils de collaboration est-elle prédéfinie ou les utilisateurs peuvent-ils personnaliser leurs outils?	La fonctionnalité des outils est prédéfinie.	Les outils de collaboration sont partiellement personnalisables. Les utilisateurs peuvent déterminer l'ouverture des groupes de discussion et l'accès aux renseignements personnels.
Nature : la communication se fait-elle par texte, par la voix, par image, par vidéo, etc.?	Les échanges entre les employés peuvent se faire à l'écrit ou à l'oral. Le contenu de la banque est écrit.	Il est possible d'afficher du texte, du son, des images, des vidéos, des blogues et des commentaires sur des fiches et sur des sites de réseautage social (à l'aide de gadgets logiciels [widgets]).

	<i>TERMIUM Plus</i>	<i>TermWiki</i>
Archivage : les traces de la collaboration sont-elles conservées? Comment gère-t-on les versions des documents?	L'archivage se fait à l'interne. Les utilisateurs externes n'y ont pas accès.	L'historique des fiches (contenant de l'information sur la date, l'heure, les changements, les contributeurs et le créateur initial) est affiché sur chaque fiche. Tous y ont accès.
Contenu et sujets : les gens travaillent-ils tous dans le même domaine? Le contenu est-il spécifique ou générique?	Domaines variés liés aux activités du gouvernement du Canada	Domaines variés
Durée de vie : les collaborateurs travaillent-ils sur un projet à long terme ou à court terme?	Banque de données permanente; durée de vie de chaque projet inconnue	Banque de données permanente; durée de vie de chaque projet inconnue
Objectif et raison d'être : les collaborateurs tentent-ils de résoudre un problème, de créer un produit, etc.?	Les terminologues effectuent des recherches ponctuelles pour répondre aux questions des traducteurs et des fonctionnaires fédéraux, ainsi que des recherches thématiques pour alimenter la banque de données. Ils participent aussi à la création de lexiques et de vocabulaires particuliers.	Les contributeurs participent au réseau d'apprentissage social ⁸ pour satisfaire des besoins personnels; partager et s'entraider; alimenter la banque de données terminologiques; recevoir de la reconnaissance et du respect de la communauté; faire valoir la profession; faciliter les échanges entre professionnels; etc.

À la lumière des éléments découverts lors de l'étude des deux cas, nous constatons que le modèle classique et le modèle collaboratif se différencient substantiellement en ce qui a trait aux participants, au style d'interaction entre les participants et à l'infrastructure.

⁸ Le terme *réseau d'apprentissage social* est le terme utilisé par *TermWiki*, qui ne propose pas de définition. Selon notre compréhension, il s'agit d'une façon de qualifier l'interaction entre les participants et d'encourager la collaboration et l'apprentissage réciproque.

- Les participants : selon le modèle terminographique classique, les terminologues sont responsables d'alimenter la banque de données alors que selon le modèle collaboratif ss, les collaborateurs (langagiers professionnels ou amateurs) effectuent cette tâche.
- Le style d'interaction : les terminologues du modèle classique créent leurs propres fiches et n'ont pas nécessairement la permission de modifier les fiches de leurs collègues, ce qui correspond au modèle coopératif. La banque de données est la somme des travaux de chaque terminologue. Les contributeurs du modèle collaboratif ss peuvent modifier et commenter les fiches des autres collaborateurs. La banque de données est donc le résultat de la collaboration, de l'interaction entre les contributeurs.
- L'infrastructure : afin de permettre les échanges en temps réel, la terminographie collaborative ss a recours à une infrastructure soutenant l'interaction, comme des wikis et des collecticiels. Cela n'est pas forcément le cas pour la terminographie classique où l'interaction entre les participants est réduite.

Nous verrons maintenant les différences mineures absentes du tableau des dimensions de la collaboration. Si l'on compare les outils supplémentaires de *TERMIUM Plus* et de *TermWiki*, on constate que *TERMIUM Plus* contient surtout des outils d'aide à la rédaction alors que *TermWiki* contient des groupes de discussion, des sections entières dédiées à la diffusion d'information (souvent au moyen de médias sociaux) au sujet des nouveaux termes et des actions récentes des contributeurs ainsi que

des jeux. De toute évidence, la dimension collaborative est beaucoup plus prononcée sur *TermWiki*, où l'on encourage fortement l'interaction entre les contributeurs.

Les conclusions tirées du tableau 1 et d'observations supplémentaires nous ont permis de répondre à notre deuxième question de recherche sur la distinction des terminographies classique et collaborative ss. Elles diffèrent au niveau des participants, du style d'interaction et de l'infrastructure.

En tenant compte des dimensions de la collaboration énoncées dans le tableau 1, nous situerons maintenant les outils évalués dans le spectre de la terminographie à la figure 9. Cette échelle représente les degrés d'ouverture et les niveaux de collaboration. Cette classification nous permet de confirmer que, bien que l'on perçoive la terminographie classique et la terminographie collaborative ss comme des opposés absolus, cela n'est pas tout à fait le cas avec *TERMIUM Plus* et *TermWiki*. L'axe vertical mesure le degré d'ouverture : ouvert (n'importe qui peut collaborer) ou fermé (seulement certaines personnes admises par les administrateurs peuvent collaborer). L'axe horizontal mesure le degré de collaboration : la coordination (aucune interaction entre les acteurs; le produit final est composé de la somme des travaux individuels); la coopération (interaction entre certains acteurs seulement); la collaboration (interaction possible entre tous les acteurs).

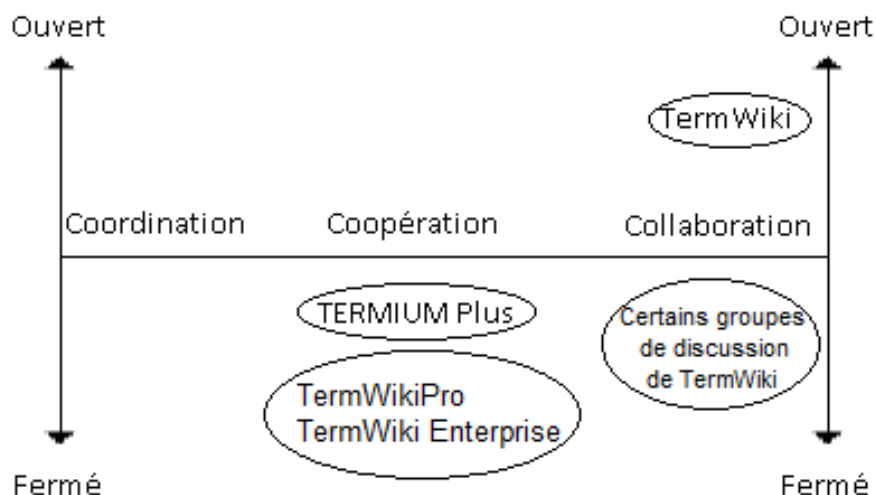


Figure 9 Le spectre de la terminographie

Nous avons classé *TERMIUM Plus* comme un exemple de coopération fermée. Bien que la banque de données est maintenant disponible gratuitement sur le Portail linguistique du gouvernement fédéral canadien, les terminologues du Bureau de la traduction sont les seuls responsables de gérer, d'ajouter, de modifier et de supprimer le contenu. Les visiteurs du site n'ont que la permission de consulter la banque de données sans y fournir de l'information. Il est possible de communiquer avec les terminologues par courriel ou par téléphone, mais la collaboration est très limitée. L'interaction se fait donc majoritairement à l'interne, au sein de l'équipe du Bureau de la traduction. Puisqu'il y a une certaine interaction entre les acteurs, on ne peut guère qualifier ce cas de coordonné. Par contre, l'interaction étant limitée, il s'agit de coopération et non pas de collaboration ss.

Nous avons classé *TermWiki* comme un exemple de collaboration ss ouverte. Tous les internautes peuvent accéder à la banque de données pour consulter les fiches terminologiques et les forums de discussion. L'inscription gratuite à la communauté leur donne le droit d'ajouter, de modifier et de supprimer des données sur les fiches, ainsi que de participer aux divers forums de discussion et aux groupes créés par les autres usagers. Il s'agit d'un outil collaboratif au sens strict puisque les échanges se produisent au sein de la communauté en entier (tous ont l'occasion de partager et de communiquer entre eux) et le produit final est né de l'interaction entre les acteurs plutôt que de la somme des travaux individuels. *TermWiki* est une banque de données ouverte puisque tous les utilisateurs ont la permission d'adhérer au site et d'ajouter, de modifier et de supprimer des données.

Bien que les outils du Portail linguistique du Bureau de la traduction aient tous à peu près le même niveau de fermeture, certains outils de *TermWiki* sont ouverts alors que d'autres sont fermés. Afin d'illustrer cette différence importante, nous avons ajouté un troisième élément nommé « Certains groupes de *TermWiki* » à la figure 9. Il est nécessaire de distinguer les groupes de discussion de *TermWiki* de la banque de données terminologiques elle-même, puisque les groupes sont gérés par des administrateurs qui détiennent le choix final concernant l'admission de membres aux groupes. Cela fait en sorte que ces groupes sont considérés comme des groupes fermés. Ils demeurent toutefois collaboratifs ss puisque l'interaction est conçue pour être forte et qu'elle peut se produire entre tous les membres du groupe.

À la suite de notre enquête, nous constatons que *TERMIUM Plus*, qui est souvent perçu comme un outil de travail représentant le modèle classique de la terminographie, et *TermWiki*, qui est un des principaux représentants de la terminographie collaborative à l'heure actuelle, ne sont pas des opposés absolus, mais qu'ils se situent à deux points, différents, mais voisins sur l'échelle de la collaboration. Comme l'ont démontré de nombreux experts, les dimensions de la collaboration sont infiniment plus complexes qu'ils ne le semblent à première vue. On ne pourrait pas simplement représenter l'échelle de la collaboration en terminographie de la façon suivante :



Figure 10 Illustration trop simpliste de l'échelle de collaboration en terminographie

Pour cette raison, l'échelle représentant le spectre de la terminographie (voir la figure 9) est conçue de deux axes principaux. Les diverses méthodes terminographiques sont donc classées à la fois selon leur degré d'interaction (coordination, coopération et collaboration) ainsi que leur degré d'ouverture (ouvert ou fermé), faisant en sorte qu'il existe théoriquement six modes principaux de collaboration en terminographie. La terminographie classique représentée par *TERMIUM Plus* et la terminographie collaborative ss représentée par *TermWiki* se distinguent par leur degré de collaboration et leur degré d'ouverture. *TERMIUM Plus* est un outil fermé alors que *TermWiki* est un outil ouvert. *TERMIUM Plus* représente un environnement de coopération alors que *TermWiki*

représente un environnement de collaboration ss. Cette échelle répond ainsi à la première question de recherche sur l'étendue du spectre de la terminographie collaborative. De plus, les conclusions tirées dans la présente section soutiennent l'hypothèse que la collaboration en terminographie est un continuum.

4.2. Collaborer ou non : forces et faiblesses comparées

La terminographie classique et la terminographie collaborative ss ont chacune des forces et des faiblesses. Avant de sélectionner une pratique, il est essentiel de connaître les enjeux. Dans la section 1.7, nous avons expliqué certains défis et avantages de la terminographie collaborative repérés par des chercheurs du domaine. Conformément à la méthodologie énoncée dans le chapitre 2 (section 2.3), nous nous appuyerons sur ces éléments, ainsi que sur les forces et faiblesses découvertes lors de l'étude et de l'analyse des cas, pour dresser la liste des forces et des faiblesses de la terminographie classique et de la terminographie collaborative ss. Afin de faciliter la comparaison de *TERMIUM Plus* et de *TermWiki*, nous avons compilé les résultats dans les tableaux suivants. Certaines forces et certaines faiblesses s'appliquent, de façon générale, à tous ou à presque tous les contextes de travail alors que d'autres dépendent de la situation. Les éléments contenus dans des cellules à fond grisé peuvent être favorables dans certaines circonstances et nuisibles dans d'autres. Ils seront expliqués davantage à la suite des tableaux.

Tableau 2 Les forces de *TERMIUM Plus* et de *TermWiki*

FORCES	<i>TERMIUM Plus</i>	<i>TermWiki</i>
ACCÈS		
Accès gratuit	X	X
Accès par le Web	X	X
Barre d'outils téléchargeable pour les navigateurs Web		X
RÉPUTATION		
Information généralement cohérente	X	?
Neutralité	X	?
Source crédible et fiable	X	?
Professionalisme assuré	X	?
FONCTIONNALITÉS		
Nombre élevé de langues (y compris les langues minoritaires et les langues rares)		X
Interactivité		X
Révisions et modifications - libres - contrôlées	X	X
Avis de modifications (surveillance de fiches)		X
Conformité déclarée aux normes ISO	X	X
Création, importation et exportation de répertoires personnels		X
Éléments multimédias (images, sons, vidéos)		X
Historique des versions visible par les utilisateurs		X
Mise à jour de l'information en temps réel		X
Sauvegarde et impression des fiches	X	X
Création de répertoires privés		X
OUTILS SUPPLÉMENTAIRES		
Incorporation des médias sociaux		X
Accès facile et rapide à des guides de rédaction et à des ouvrages grammaticaux	X	
Forums de discussion et groupes permettant l'interaction entre les professionnels langagiers, les experts de divers domaines et les amateurs de la langue		X

- X = la force est présente
(X) = la force est partiellement présente
? = À déterminer

Tableau 3 Les faiblesses de *TERMIUM Plus* et de *TermWiki*

FAIBLESSES	<i>TERMIUM Plus</i>	<i>TermWiki</i>
RÉPUTATION		
Fiches incomplètes	(X)	X
Grande variabilité du contenu (couverture inégale des domaines et des champs)	(X)	X
Qualité variée des fiches	(X)	?
Crédibilité douteuse et risque d'amateurisme		X
FONCTIONNALITÉS		
Nombre limité de langues	X	
Couverture inégale des langues	X	X
Révisions et modifications		X
- libres		
- contrôlées	X	
Utilisateurs ciblés	X	
Domaines particuliers	X	

- X = la faiblesse est présente
- (X) = la faiblesse est partiellement présente
- ? = À déterminer

Parfois, ce qui est considéré un avantage dans une situation particulière est un désavantage dans une autre. Cela est le cas pour les révisions et modifications libres et les révisions et modifications étroitement contrôlées. D'un côté, les révisions et modifications libres permettent aux contributeurs d'ajouter des informations auxquelles on n'aurait pas nécessairement accès dans une banque de données traditionnelle, comme des liens vers des vidéos, des commentaires d'utilisateurs, etc. D'un autre côté, les révisions et modifications libres permettent l'inclusion de données non pertinentes, le manque de neutralité, l'ouverture aux membres de groupes de pression et l'amateurisme. Les révisions et modifications étroitement contrôlées assurent la cohérence de la banque de données et le professionnalisme de ses contributeurs, alors qu'elles empêchent l'ajout d'informations

potentiellement pertinentes par des gens qui ne sont pas terminologues, mais qui aimeraient contribuer. D'une part, si l'on travaille pour une société privée qui utilise une terminologie, peut-il en être autrement? Si la banque de données terminologiques contient des données confidentielles, on doit sans doute protéger le contenu et permettre seulement aux employés de le modifier. D'autre part, si l'on œuvre dans des domaines populaires seulement, il serait peut-être profitable d'accueillir la participation de la masse.

En ce qui concerne le nombre de langues, si l'on utilise seulement le français et l'anglais, par exemple, il est inutile d'avoir recours à un outil qui contient de l'information sur une multitude de langues. Par contre, si l'on travaille avec des langues non représentées dans les grandes banques de données (*TERMIUM Plus*, *UNTERM*, *Le grand dictionnaire terminologique*, etc.), il serait avantageux de consulter une banque qui contient des fiches terminologiques dans la langue nécessaire (ou les langues nécessaires).

En tous les cas, il faut garder en tête que chacune des banques de données terminologiques analysées a été conçue selon des objectifs particuliers et qu'elles répondent à des besoins distincts. Sur la page d'accueil de *TERMIUM Plus*⁹, il est indiqué que la banque de données terminologiques du gouvernement du Canada est « l'outil de normalisation terminologique et linguistique du gouvernement du Canada ». On vante sa fiabilité et son exactitude. Sur le site de *TermWiki*¹⁰, il est indiqué que la banque de données est un « social learning network that supports multilingual terminology and definitions ». On ajoute qu'il s'agit d'une « web-based platform where users are able to

⁹ *TERMIUM Plus* (2012) Gouvernement du Canada, Travaux publics et Services gouvernementaux, Bureau de la traduction. <http://www.termiumplus.gc.ca/site/termium.php?lang=fra&cont=001>

¹⁰ *TermWiki* (2012) CSOFT International. <http://blog.csoftintl.com/termwiki-cheat-sheet-features-roundup/>

collaboratively develop terms, definitions, and translations. *TermWiki* strives for the most perfect definitions and translations by way of its wiki-based nature.» Un des buts principaux de *TermWiki* est d'aider à répandre les connaissances dans toutes les langues et de mettre en contact des contributeurs de partout dans le monde selon leurs intérêts et leurs habiletés (notre traduction de la page principale). En tenant compte de cette information, on ne peut affirmer qu'une pratique terminographique est supérieure à une autre, mais plutôt que chaque pratique s'adresse à des publics et à des contextes d'usage différents. Avant de choisir une pratique, il est fondamental d'évaluer ses besoins et son contexte de travail.

4.3. Les modèles hybrides et d'autres cas de collaboration

Si aucun des modèles présentés ne satisfait aux besoins, il est toujours possible d'opter pour un modèle hybride de collaboration. Comme nous l'avons vu sur le spectre de la terminographie, il est possible de gérer et de partager la terminologie de plusieurs façons. Si l'on veut œuvrer de manière collaborative sans pour autant permettre à tous de consulter les données et de participer à l'alimentation d'une banque de données, il est possible d'utiliser des wikis fermés (comme *TermWikiPro* ou *TermWikiEnterprise*¹¹). Compte tenu des limites de la présente étude, nous n'examinerons pas en détail les modèles hybrides, nous contentant d'un survol.

¹¹ *TermWiki* (2012) « Feature Comparison ». CSOFT International.
http://www.csoftintl.com/solutions_termwiki_comparison_chart.php

Les plus doués en informatique peuvent avoir recours à la plateforme TikiWiki¹² pour créer et gérer gratuitement leur propre wiki, collecticiel, site Web, blogue ou forum. Ils profiteront ainsi d'un système de permissions individuelles et de groupes qui paramètreront les limites de la collaboration. Ces outils étant personnalisables, on peut créer un environnement où toutes les fonctions nécessaires (calendrier, flux RSS, galeries d'images, etc.) sont comprises.

Il est essentiel de comprendre qu'un wiki ne doit pas obligatoirement être aussi ouvert que *Wikipédia* et *TermWiki* :

Indeed, most wikis used inside corporations can only be seen or edited by their employees (so called Intranet Wikis). Other sites, called Extranet Wikis, allow corporations to communicate with current or potential customers. On such sites, employees typically have more privileges than customers. (Désilets et coll., 2009)

Pour travailler de façon collaborative sans avoir recours à un wiki, certains fournisseurs d'environnements de traduction, comme SDL¹³, MultiCorpora¹⁴ et JiveFusion¹⁵, offrent des suites collaboratives qui comprennent des outils de gestion terminologique collaboratifs. Les langagiers professionnels peuvent ainsi partager la terminologie entre eux et avec leurs clients. Par contre, ces outils sont propriétaires et peuvent être coûteux.

¹² *TikiWiki* (2012). « CMS Groupware ». <http://info.tiki.org/Tiki+Wiki+CMS+Groupware>

¹³ *SDL Trados* (2012). « SDL Studio GroupShare ». <http://www.sdl.com/products/sdl-studio-groupshare/index-tab4.html#10-4250>

¹⁴ *MultiCorpora* (2011). « Collaboration Options ». <http://www.multicorpora.com/en/products/collaboration-options/>

¹⁵ *Jive Fusion* (2012). « Fusion Collaborate » <http://www.jivefusiontech.com/product-fusion-collaborate.php>

Dans le présent chapitre, nous avons examiné les données recueillies dans le cadre de l'étude de cas. Nous avons analysé les dimensions de la collaboration et nous avons situé les cas sur une échelle de la collaboration. De plus, nous avons comparé les forces et les faiblesses du modèle classique et du modèle collaboratif ss. Nous avons terminé le chapitre en présentant quelques solutions hybrides.

Conclusion

Depuis quelque temps, on s'intéresse à la collaboration. En effet, de nombreux chercheurs se sont penchés sur le concept de l'intelligence collective et sur le phénomène des médias sociaux. Puis, on s'est tourné vers la collaboration dans les secteurs langagiers. Plusieurs articles portant sur la traduction collaborative ont été publiés au cours des dernières années, mais peu d'écrits sur la terminographie collaborative ont paru.

La présente thèse a défini la terminographie collaborative ss¹⁶ et l'a comparée à la terminographie classique afin de découvrir leurs forces et leurs faiblesses respectives.

Dans un premier temps, nous avons abordé le changement de culture vers la collaboration. Nous avons souligné que ce changement s'applique aussi au secteur langagier, soit en traduction et en terminologie. N'ayant pas trouvé de définition adéquate de la terminographie collaborative dans les écrits savants, nous avons défini cette pratique comme étant l'acquisition, la compilation et la gestion de termes, de fiches terminologiques et de ressources terminologiques effectuées par un groupe de personnes (amateurs ou professionnels) travaillant ensemble, généralement à l'aide d'outils informatiques.

Puis, nous avons confirmé l'hypothèse que la terminographie collaborative forme un continuum. Selon nos conclusions, il existe trois niveaux de collaboration : la coordination, la coopération et la collaboration ss. Nous avons créé une échelle représentant le spectre de

¹⁶ terminographie collaborative au sens strict

la terminographie sur laquelle nous avons situé les deux cas analysés : *TERMIUM Plus* et *TermWiki*. De plus, nous avons trouvé que chaque cas de collaboration peut être soit ouvert (tous peuvent y contribuer) ou fermé (les administrateurs donnent la permission aux utilisateurs de contribuer) et ce, à divers degrés. Nous avons classé *TERMIUM Plus* comme une banque de données terminologiques coopérative fermée et nous avons classé *TermWiki* comme une banque de données terminologiques collaborative ss ouverte.

En nous appuyant sur les dix dimensions de la collaboration de Mills, les trois de Lamidieu et les deux dimensions supplémentaires que nous avons proposées, nous avons examiné les ressemblances et les différences de la terminographie classique et de la terminographie collaborative ss. À la lumière de ces constats, nous avons conclu que la terminographie classique et la terminographie collaborative ss diffèrent principalement au niveau des participants, du style d'interaction et de l'infrastructure.

De plus, nous avons énuméré les forces et les faiblesses respectives de la terminographie classique et de la terminographie collaborative ss en nous appuyant sur la recension des écrits et sur l'étude de cas. Nous avons découvert que chaque pratique a des forces et des faiblesses qui font en sorte que la terminographie classique et la terminographie collaborative ss se prêtent à des contextes de travail différents. Cette dernière s'applique quand tous les collaborateurs sont responsables d'alimenter la banque de données et d'en modifier le contenu. Cela nécessite des outils qui soutiennent l'interaction, comme des wikis et des collecticiels. La terminographie classique coopérative, quant à elle, s'applique à des situations de travail où chaque contributeur

alimente individuellement la banque en fiches que lui seul (ou parfois un réviseur) peut modifier. Ici, les outils conventionnels suffisent puisqu'il y a peu d'interaction entre les contributeurs. Nous avons affirmé que les utilisateurs doivent connaître leurs besoins et s'assurer d'utiliser la pratique qui saura le mieux les combler.

Finalement, nous avons présenté brièvement quelques modèles hybrides de collaboration afin de mieux illustrer le spectre de la terminographie. Un utilisateur auquel ne convient aucun des deux modèles analysés dans le cadre de la présente thèse peut avoir recours à un de ces modèles hybrides.

Regard critique

L'étude conceptuelle dans les domaines de la collaboration et de la terminographie nous a permis d'assimiler les notions essentielles et de les nommer. La terminographie collaborative étant un champ d'études jeune, peu d'études ont porté sur ce concept. Nous avons donc effectué des recherches dans les domaines connexes, tels que la terminographie et la collaboration, afin d'assurer la validité des conclusions.

Il aurait été intéressant d'inclure plus de cas dans la présente recherche afin d'explorer davantage les modèles hybrides, mais vu les limites d'une thèse de maîtrise, nous avons dû restreindre notre étude à deux cas. Puisque le concept de la terminographie collaborative est mal connu de nombreux professionnels langagiers, l'étude de cas a été

une méthode de recherche plus efficace que l'aurait été une série d'entrevues ou de sondages.

Compte tenu de ces restrictions, nous croyons que l'analyse fournie dans le cadre de la présente thèse contribuera à l'avancement du domaine et incitera d'autres chercheurs à explorer plus en profondeur le phénomène de la collaboration en terminographie. Nous croyons que les conclusions partagées dans la présente étude demeureront pertinentes même dans le cas probable où les plateformes technologiques évolueraient au cours des années à venir.

Avenues de recherche futures

Quelques recherches ont été menées afin d'explorer les effets de la hausse de traducteurs bénévoles sur la profession. Par contre, très peu de chercheurs ont examiné les effets de la terminographie collaborative ss ouverte sur la profession de terminologue. Des projets consisteraient donc à analyser ces enjeux. Puisque la présente thèse s'est penchée sur la description des concepts clés liés à la terminographie collaborative, les prochaines recherches seraient en mesure de solliciter les opinions des terminologues professionnels au moyen de sondages ou d'entrevues et de déterminer si les langagiers professionnels et les experts de domaines variés contribuent aux banques de données terminologiques collaboratives ss ouvertes.

De plus, on pourrait examiner la qualité des fiches et des banques de données terminologiques issues de la terminographie collaborative ss. Les données contenues dans les banques de données terminologiques collaboratives ss sont-elles exactes? Comment leur qualité se compare-t-elle à celles des fiches terminologiques issues de la terminographie classique?

Une autre avenue de recherche serait d'évaluer la possibilité d'utiliser une banque de données terminologiques ouverte, comme *TermWiki*, dans les cours de terminologie à l'université. *TermWiki* étant avant tout un outil d'apprentissage social, aiderait-il les étudiants à mieux comprendre le travail du terminographe? Les étudiants profiteraient-ils de la rétroaction de leurs pairs sur un site collaboratif ss?

De même, il serait fascinant d'approfondir l'analyse des approches hybrides afin d'explorer davantage les variations et les ressemblances entre les diverses approches terminographiques, en particulier dans les cas comprenant plusieurs degrés d'accès ou de niveaux de permission et de fonctions d'interaction.

Aussi, il faudrait s'attaquer à la question des droits d'auteur dans les systèmes de gestion de terminographie entièrement ouverts. À qui appartiennent les fiches? Le débat sur les droits d'auteur fait rage depuis l'arrivée des mémoires de traduction et il sera sans doute relancé dans les prochaines années si les banques de données terminologiques collaboratives ss continuent de gagner en popularité. La politique sur les droits d'auteur est

clairement indiquée sur le site de *TermWiki*, mais est-ce le cas pour tous les systèmes collaboratifs ouverts? Qu'en est-il des systèmes fermés?

Voilà quelques exemples de sujet de recherche qui sauraient susciter l'intérêt des langagiers et des chercheurs à l'avenir.

Remarques finales

Le secteur langagier vit un changement de culture, un déplacement sur l'axe de la collaboration. Les langagiers d'aujourd'hui sont, et continueront d'être, confrontés à la présence accrue d'amateurs et aux outils de collaboration massive. Comme l'a indiqué Gabriel Huard lors d'une entrevue, le plus grand défi des terminologues sera de démontrer leur pertinence, de prouver qu'ils peuvent « offrir un service introuvable ailleurs » (Warburton, 2011). Comme nous l'avons expliqué, la terminographie classique et la terminographie collaborative ss répondent à des besoins différents et ne conviennent pas aux mêmes contextes. Tout comme la traduction collaborative n'a pas encore éliminé la profession du traducteur, la terminographie collaborative ss n'entraînera pas bientôt la mort de la profession de terminologue. Il s'agit de s'adapter aux changements et d'employer les outils appropriés pour profiter pleinement des nouvelles technologies.

Bibliographie

- Aaker, J., Adler, C. et LaPlante, A. (2010). *The Power of Social Technology, or Harnessing Social Media to Make a Difference: Center for Social Innovation (CSI). Stanford Graduate School of Business*. Consulté le 20 juillet 2012, <http://csi.gsb.stanford.edu/power-social-technology-or-harnessing-social-media-make-difference>
- Agichtein, E., Castillo, C., Donato, D., Gionis, A. et Mishne, G. (2008). Finding High-Quality Content in Social Media. *WSDM '08 Proceedings of the international conference on Web search and web data mining* (pp. 183-194). New York, NY: ACM. http://dblab.mgt.ncu.edu.tw/教材/2011_SNM/03.pdf
- ALTA Language Services (2009). *Beyond txt. Crowdsourcing with Txteagle*. Consulté le 2 janvier 2013. <http://www.altalang.com/beyond-words/2009/02/18/beyond-txt-crowdsourcing-with-txteagle/>
- Baxter, R. N. (2009). New technologies and terminological pressure in lesser-used languages : The Breton Wikipedia, from terminology consumer to potential terminology provider. *Language Problems & Language Planning*, 33(1), 60-80.
- Bey, Y. (2008). *Aides informatisées à la traduction collaborative bénévole sur le Web*. Thèse de doctorat. Université Joseph Fourier, France. <http://panflute.p.u-tokyo.ac.jp/~bey/pdf/These.bey.pdf>
- Bey, Y, Boitet, C et Kageura, K. (2008). BEYTrans: A Wiki-based environment for helping online volunteer translators, dans E. Yuste Rodrigue (dir.), *Topics in Language Resources for Translation and Localisation* (pp. 135-150). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Bowker, L. (2002). Terminology-Management Systems. *Computer-Aided Translation Technology: A Practical Introduction* (pp. 77-91). Ottawa: University of Ottawa Press.
- Bowker, L. (2011). Off the Record and On the Fly: Examining the Impact of Corpora on Terminographic Practice in the Context of Translation, dans A. Kruger, K. Wallmach et J. Munday (dir.), *Corpus-based translation studies : research and applications* (pp. 211-236). London/New York: Continuum.
- Brown, M. K., Huettner, B. et James-Tanny, C. (2007). *Managing Virtual Teams: Getting the Most from Wikis, Blogs, and Other Collaborative Tools* (1^{re} édition). Massachusetts: Wordware Publishing, Inc.
- Bureau de la traduction. (2009). Qui nous sommes – Bureau de la traduction. Gouvernement du Canada, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. Consulté le 3 mars 2012. <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=822>

- (2011). Gouvernement du Canada, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. *TERMIUM Plus*. Consulté le 6 juin 2012. <http://www.termiumplus.gc.ca/>
- (2012). Ce que nous faisons. Gouvernement du Canada, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. Consulté le 8 mai 2012. <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=823>
- Business Wire. (2010). CSOFT Releases Community-Based Terminology Management System. Consulté le 3 février 2012. <http://www.businesswire.com/news/home/20100406005788/en/CSOFT-Releases-Community-Based-Terminology-Management-System>
- CSOFT (2012a). TermWiki: Terms of use. Consulté le 15 juin 2012. http://www.termwiki.com/TermWiki:General_disclaimer
- (2012b). Ajouter un nouveau terme. *TermWiki*. Consulté le 10 juin 2012. http://fr.termwiki.com/TWSpecial:Add_a_New_Term?paraname=ippc¶val=Product%20Category&Industry=Beverages&Product%20Category=Beer&Product=&Company=&
- Clegg Smith, K. M. (2004). “Electronic Eavesdropping”: The Ethical Issues Involved in Conducting a Virtual Ethnography, dans S.-L. S. Chen, M. Johns et J. Hall (dir.), *Online Social Research: Methods, Issues, and Ethics* (pp. 223-238). New York: Peter Lang.
- Daoud, M., Kitamoto, A. et Boitet, C. (2008). A CLIR-Based Collaborative Construction of Multilingual Terminological Dictionary for Cultural Resources. *Translating and the Computer 30* (Vol. 30, pp. 1-14). London, UK: ASLIB. Consulté le 10 mai 2012. <http://www.mt-archive.info/Aslib-2008-Daoud.pdf>
- Delacroix, J. (2005). *Les wikis : espaces de l'intelligence collective* (202 pages). Paris: M2 Éditions.
- DePalma, D. A. (2010). TermWiki Lowers the Barrier to Terminology Management. *Global Watchtower*. Consulté le 10 juin 2012. <http://www.common senseadvisory.com/Default.aspx?Contenttype=ArticleDetAD&tabID=63&Aid=640&moduleId=391>
- Desai, Z. (2001). Multilingualism in South Africa with Particular Reference to the Role of African Languages in Education. *International Review of Education*, 47(3), 323-339. <http://www.springerlink.com/content/h60n216121235ju2/export-citation/>
- Désilets, A. (2010). Collaborative Translation: technology, crowdsourcing, and the translator perspective. *AMTA 2010 Workshop -- Collaborative Translation: technology, crowdsourcing, and the translator perspective*. Denver, Colorado. <http://www.mt-archive.info/AMTA-2010-Desilets.pdf>

- (2011). Wanted: Best practices in collaborative translation. *TAUS*. Consulté le 25 mars 2012. <http://www.translationautomation.com/best-practices/wanted-best-practices-in-collaborative-translation.html>
- Désilets, A., Barrière, C. et Quirion, J. (2007). Making Wikimedia Resources More Useful for Translators. *Wikimania 2007, The International Wikimedia Conference*. Taipei, Taiwan. <http://nparc.cisti-icist.nrc-cnrc.gc.ca/npsi/ctrl?action=rtdoc&an=8914191&lang=en>
- Désilets, A., Huberdeau, L.-P., Laporte, M. et Quirion, J. (2009). Building a Collaborative Multilingual Terminology System. *ASLIB: Translating and the Computer* (pp. 1-12). London, UK.
- Dubuc, R. (1973). Définition d'une démarche terminologique en fonction des besoins à satisfaire. *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, 18(1-2), 269-276. <http://id.erudit.org/iderudit/002626ar>
- (2002). *Manuel pratique de terminologie* (4^e édition.). Brossard (Québec) : Linguattech.
- Economist Intelligence Unit. (2008). *The role of trust in business collaboration*. *Economist Intelligence Unit*. London, New York, Hong Kong.
- Elmarzouqi, N., Garcia, E. et Lapayre, J.-C. (2008). CSCW from Coordination to Collaboration, dans W. Shen, J. Yong, Y. Yang, J.-P. Barthès et J. Luo (dir.), *Computer Supported Cooperative Work in Design IV : 11th international conference, CSCWD 2007, Melbourne, Australia, April 26-28, 2007 : revised selected papers* (pp. 87-98). Berlin: Springer-Verlag. <http://lifc.univ-fcomte.fr/~publis/hal/egl08:bc.pdf>
- Estopà Bagot, R. (2001). Les unités de signification spécialisées : élargissant l'objet du travail en terminologie. *Terminology*, 7(2), 217-237.
- Fitzpatrick, M. (2012). Young organ donation advocate's work "doesn't end here". *CBC News*. Consulté le 20 juillet 2012. <http://www.cbc.ca/news/canada/story/2012/07/17/pol-lung-transplant-aglukkaq.html>
- Folaron, D. (2010). Networking and Volunteer Translators, dans Y. Gambier et L. van Doorslaer (dir.), *Handbook of Translation Studies* (pp. 230-234). Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Geynet, Y. et Conruyt, N. (2003). Création collaborative d'une base terminologique via Internet : Application à la communauté de recherche sur les hydriques. Consulté le 15 février 2012. <http://personnel.univ-reunion.fr/geynet/CV/Publications/ICOOL03.pdf>

- Gómez Palou Allard, M. (2012). *Managing Terminology for Translation Using Translation Environment Tools: Towards a Definition of Best Practices*. University of Ottawa,
http://www.ruor.uottawa.ca/fr/bitstream/handle/10393/22837/Gomez_Palou_Allard_Marta_2012_thesis.pdf
- Guy Champagne Inc. (2004). Valeur économique de la terminologie. Une étude exploratoire. Rapport présenté au Bureau de la traduction du Canada.
- Guyon, A. (2010). Carnet techno : grandeurs et misères de la traduction collaborative en ligne. *L'Actualité langagière*, 7(1). Gouvernement du Canada, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.
<http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1536>
- Howe, J. (2008). *Crowdsourcing: Why the power of the crowd is driving the future of business*. New York: Crown Business.
- Huberdeau, L.-P., Paquet, S. et Désilets, A. (2008). The Cross-Lingual Wiki Engine: Enabling Collaboration Across Language Barriers. Consulté le 21 janvier 2012.
<http://blog.lphuberdeau.com/wikisym08-clwe.pdf>
- Husson, G. (2012). Une alternative bénévole et libre à Google Maps. *Le Figaro*. Consulté le 20 juillet 2012. <http://www.lefigaro.fr/hightech/2012/03/13/01007-20120313ARTFIG00745-une-alternative-benevole-et-libre-a-google-maps.php>
- Kaplan, A. et Haenlein, M. (2010). Users of the world, unite! The challenges and opportunities of Social Media. *Business Horizons*, 53(1), 59-68.
<http://michaelhaenlein.com/Publications/Kaplan, Andreas - Users of the world, unite.pdf>
- Kudashev, I. (2011). Workflow Models for Collaborative Terminology Work. Consulté le 20 février 2012. <http://www.tsk.fi/tiedostot/Nordterm2011/Kudashev.pdf>
- Lamidieu, E. (2006). Travail collaboratif assisté par ordinateur. *École supérieure de commerce de Toulouse*. Consulté le 30 mai 2012.
http://www.eric.lamidieu.org/public/Pdf/TCAO_Travail_Collaboratif_Assist__par_Ordinateur.pdf
- Lovecraft, H. P. (1973). *Supernatural horror in literature* (p. 106 pages). New York: Dover Publications.
- Lévy, P. (1990). *Les technologies de l'intelligence : l'avenir de la pensée à l'ère informatique* (233 pages). Paris: La Découverte.
- Lévy, P. (1994). *L'Intelligence collective : pour une anthropologie du cyberspace* (243 pages). Paris: Éditions La Découverte.

- L'Homme, M.-C. (2004). *La terminologie : principes et techniques*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- McKenna, A. (2011). Les jeux vidéo au service d'un remède contre le SIDA. *La Presse*. Montréal. Consulté le 20 janvier 2012. <http://techno.lapresse.ca/jeux-video/201109/19/01-4449121-les-jeux-video-au-service-dun-remede-contre-le-sida.php>
- Meyer, C. et Gurevych, I. (sous presse). Wikitionary: a new rival for expert-built lexicons? Exploring the possibilities of collaborative lexicography, dans S. Granger et M. Paquot (dir.), *Electronic Lexicography*. Oxford: Oxford University Press. Consulté le 10 septembre 2012. http://www.informatik.tu-darmstadt.de/fileadmin/user_upload/Group_UPK/publikationen/2011/oup-elex2012-meyer-wiktionary.pdf
- Meyer, I et Mackintosh, K (1996). The Corpus from a Terminographer's Viewpoint. *International Journal of Corpus Linguistics*, 1(2), 257-285. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Mills, K. L. (2003). Computer-Supported Cooperative Work. *Advanced Network Technologies Division, National Institute of Standards and Technology*. Consulté le 2 janvier 2012. http://w3.antd.nist.gov/~mills/papers/120008706_ELIS_Batch6_R1.pdf
- Morgan, J. (2010). Twitter and Facebook users respond to Haiti crisis. *BBC News*. Consulté le 4 juin 2012. <http://news.bbc.co.uk/2/hi/americas/8460791.stm>
- Muegge, U. (2007). Disciplining Words: What You Always Wanted to Know About Terminology Management. *tcworld*, 2(3), 17-19. http://works.bepress.com/uwe_muegge/21/
- (2010). TermWiki : A new collaborative terminology management solution. *tcworld*. Consulté le 25 avril 2012. <http://www.tcworld.info/tcworld/content-strategies/article/termwiki-a-new-collaborative-terminology-management-solution>
- (2011). TermWiki: Terminology Management Just Got Easier. *tcworld*. Consulté le 25 avril 2012. <http://www.tcworld.info/tcworld/content-strategies/article/termwiki-terminology-management-just-got-easier/>
- Niederer, S. et van Dijck, J. (2010). Wisdom of the crowd or technicity of content? Wikipedia as a sociotechnical system. *New Media & Society*, 12(8).
- Office québécois de la langue française. (2000). « terminologie », dans *Le grand dictionnaire terminologique*. Consulté le 29 août 2012. http://www.gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8369047

- (2002). En toute sécurité... informatique. *Lexiques et vocabulaires*. Gouvernement du Québec. Consulté le 13 mars 2012.
http://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/terminologie_sec_informatique/index.html
- O'Brien, S. (2011). *Harnessing Collective Intelligence for Translation: An Assessment of Crowdsourcing as a Means of Bridging the Canadian Linguistic Digital Divide*. University of Ottawa.
http://www.ruor.uottawa.ca/en/bitstream/handle/10393/20025/OBrien_Steven_2011_thesis.pdf?sequence=3
- Pal, U., Sinha, S. et Chaudhuri, B. B. (2003). Multi-Script Line Identification from Indian Documents. *Seventh International Conference on Document Analysis and Recognition*. IEEE Computer Society.
http://www.primaresearch.org/ICDAR2003/Papers/0161_579_pal_u.pdf
- Pavel, S. et Nolet, D. (2001). *Précis de terminologie*. Ottawa : Direction de la terminologie et de la normalisation, Bureau de la traduction. 136 p.
- Pisano, G. et Verganti, R. (2008). Which Kind of Collaboration is Right for You? *Harvard Business Review*. Consulté le 12 mars 2012.
<http://downloads.avaya.com/css/P8/documents/100151138>
- Potin, Y. (2006). Travail coopératif : quand la distance permet le rapprochement. *Centre de ressources en économie et en gestion*. Consulté le 15 janvier 2011.
<http://www.creg.ac-versailles.fr/IMG/pdf/TCAO.pdf>
- Pym, A. (2011). What technology does to translating. *The International Journal for Translation & Interpreting*, 3(1). Consulté le 10 janvier 2012. <http://www.transint.org/index.php/transint/article/viewFile/121/81>
- REALITER. (2011a). Des outils pour le travail terminologique en réseau. *Actes de la première journée technologique REALITER*. Laval : REALITER.
<http://www.realiter.net/spip.php?article2176>
- (2011b) Multilinguisme et pratiques terminologiques. *Actes de la 7e Journée scientifique REALITER*. Laval : REALITER.
<http://www.realiter.net/spip.php?article2107>
- Reinhard, W., Schweitzer, J., Volksen, G. et Weber, M. (1994). CSCW tools: concepts and architectures. *Computer*, 27(5), 28-36.
- Rheingold, H. (2003). *Smart mobs : the next social revolution* (266 pages). Cambridge, MA: Perseus Publishing.

- Shirky, C. (2008). *Here comes everybody: The power of organizing without organizations*. Penguin.
- (2010). *Cognitive Surplus: How technology makes consumers into contributors*. Penguin.
- Shiitake Project (2009). *Shiitake Project*. Consulté le 2 janvier 2013. http://panflute.p.u-tokyo.ac.jp/~kyo/shiitake_e.html
- Six, N. (2002). Les catégories d'outils collaboratifs. *Le Journal du Net*. Consulté le 10 novembre 2011. http://www.journaldunet.com/solutions/0210/021028_1colla.shtml
- Smith, G. (2011). After Turkey's quake, social media saves lives and airs public tension. *The Globe and Mail*. Consulté le 21 janvier 2012. <http://www.theglobeandmail.com/news/world/after-turkeys-quake-social-media-saves-lives-and-airs-public-tension/article559616/>
- Surowiecki, J. (2005). *The Wisdom of Crowds* (336 pages). New York: Anchor.
- TermWiki (2012). Consulté le 19 juillet 2012. <http://www.termwiki.com/>
- The Rosetta Foundation (2011). Consulté le 2 janvier 2013. <http://www.therosettafoundation.org/>
- Ushahidi (2013). Consulté le 2 janvier 2013. <http://www.ushahidi.com/>
- Van Belleghem, S. (2011). Social media around the world 2011. *InSites Consulting*. Consulté le 15 janvier 2012. <http://www.slideshare.net/stevenvanbelleghem/social-media-around-the-world-2011>
- Van der Meer, J. (2010). Where are Facebook, Google, IBM and Microsoft taking us? *Translation Automation User Society (TAUS)*. Consulté le 26 novembre 2011. <http://www.translationautomation.com/perspectives/where-are-facebook-google-ibm-and-microsoft-taking-us.html>
- Warburton, K. (2011). Entrevue avec Gabriel Huard. *AIIIA*. Consulté le 20 février 2012. <http://www.ailia.ca/Entrevue+avec+Gabriel+Huard>
- Wei, Z., Qingpu, Z., Wei, S. et Lei, W. (2012). Role of Social Media in Knowledge Management During Natural Disaster Management. *Advances in Information Sciences and Service Sciences (AISS)*, 4(34), 284-292.
- WikiLF. (s.d.). WikiLF : participez à l'enrichissement de la langue française. *FranceTerm*. Consulté le 2 juin 2012. <http://wikilf.culture.fr/>

Wiktionary (2013). Consulté le 2 janvier 2013. https://en.wiktionary.org/wiki/Main_page

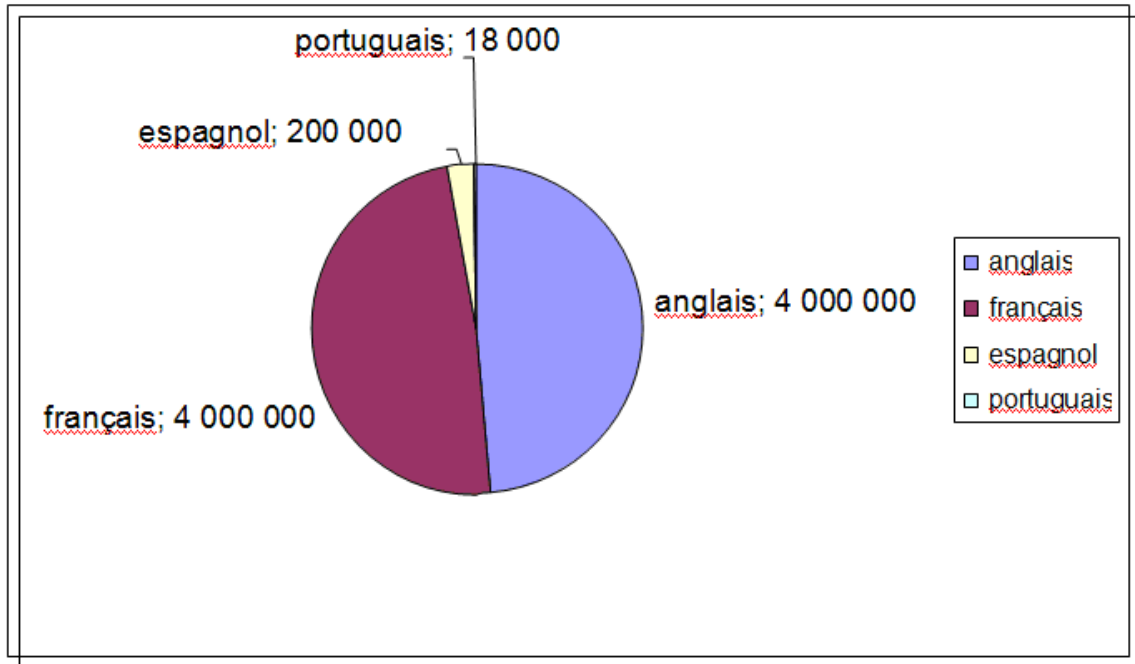
Wordnik (2013). Consulté le 2 janvier 2013. <https://www.wordnik.com/>

Yates, D. et Paquette, S. (2011). Emergency knowledge management and social media technologies: A case study of the 2010 Haitian earthquake. *International Journal of Information Management*, 31(1), 6-13.

Yin, R. (2009). *Case Study Research : Design and Methods* (4^e éd., 219 p.). Los Angeles, California : SAGE Publications.

Yunker, J. (2009). Translation crowdsourcing is the new black — and you can tweet me on that. *Global by Design*. Consulté le 20 novembre 2011.
<http://www.globalbydesign.com/blog/2009/10/19/crowdsourcing-is-new-black/>

Annexe A - Répartition des langues de *TERMIUM Plus*



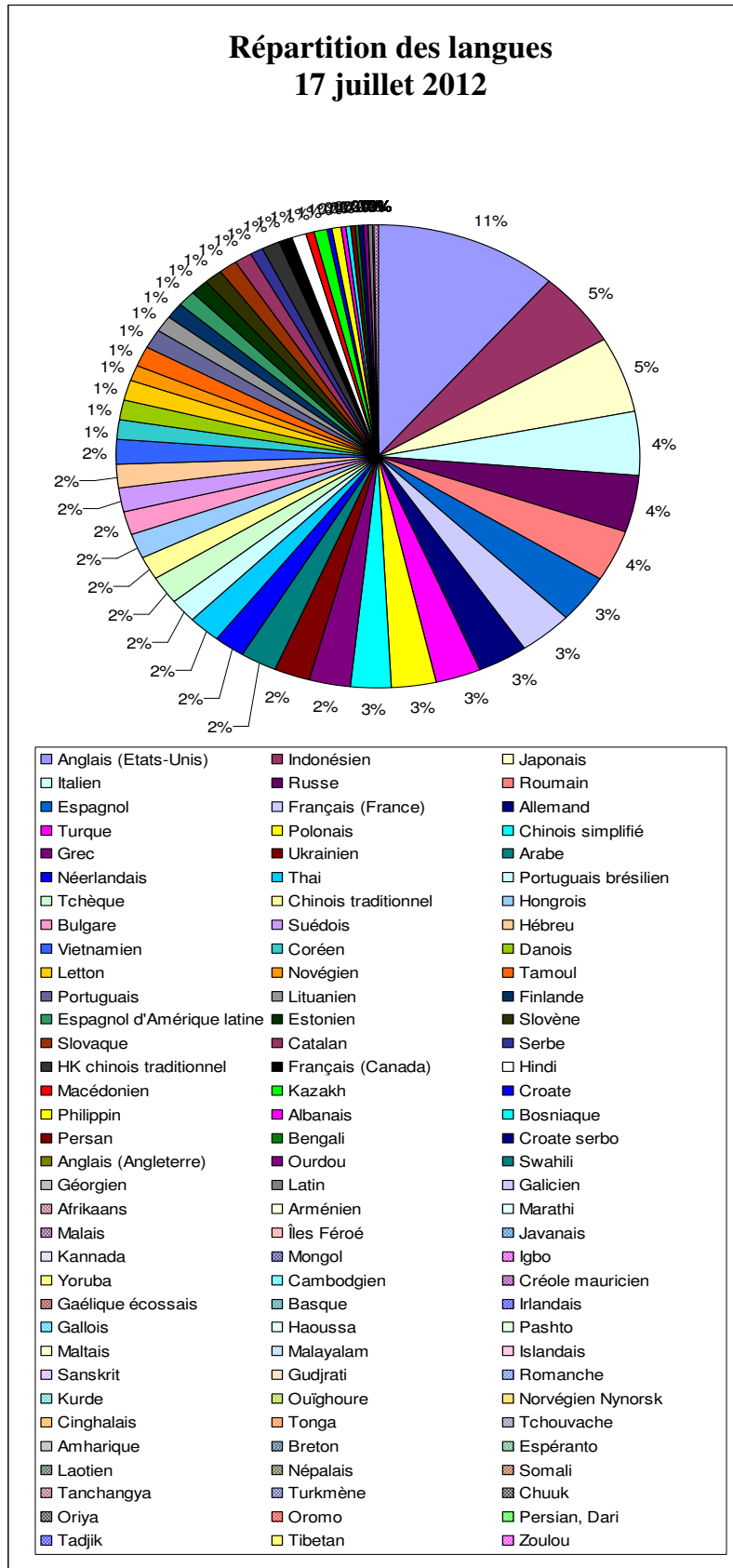
Annexe B - Exemple de fiche de *TERMIUM Plus*

Anglais	Français	Espagnol
<p>1. Subject Field(s)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Computer Hardware (General) - Computers and Calculators - Applications of Automation - Telecommunications Facilities <p>2005-02-02 Conservar la ficha 1</p>	<p>Domaine(s)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Matériel informatique (Généralités) - Ordinateurs et calculateurs - Automatisation et applications - Installations de télécommunications <p>2005-02-02 Conservar la ficha 1</p>	<p>Campo(s) temático(s)</p> <ul style="list-style-type: none"> - Equipo físico de computadora (Hardware) (Generalidades) - Computadoras y calculadoras - Automatización y aplicaciones - Instalaciones de telecomunicaciones <p>2005-02-02 Conservar la ficha 1</p>
<p>processing unit Source CORRECT, NORMALISÉ</p> <p>central processing unit Source CORRECT, NORMALISÉ</p> <p>CPU Source CORRECT, NORMALISÉ</p> <p>central processor Source CORRECT</p> <p>processing section Source</p> <p>processor section Source</p> <p>DEF. – A functional unit that consists of one or more processors and their internal storages. Source</p> <p>OBS. – In English, the term "processor" is often used as a synonym of "processing unit". Source</p> <p>OBS. – processing unit; central processing unit; CPU: terms and abbreviation standardized by CSA International and ISO/IEC International Electrotechnical Commission. Source</p>	<p>unité centrale Source CORRECT, FEM, NORMALISÉ</p> <p>UC Source CORRECT, FEM, NORMALISÉ</p> <p>CPU Source CORRECT, VOIR OBS., FEM</p> <p>unité centrale de traitement Source CORRECT, FEM, UNIFORMISÉ</p> <p>UCT Source CORRECT, FEM, UNIFORMISÉ</p> <p>DEF. – Unité fonctionnelle constituée d'un ou de plusieurs processeurs et des mémoires internes associées. Source</p> <p>OBS. – unité centrale; UC : terme et abréviation normalisés par la CSA International et l'ISO/CEI [Commission électrotechnique internationale]; CPU : Acronyme spécifique à RADARSAT accepté par le Comité d'uniformisation de la terminologie spatiale. Source</p> <p>OBS. – unité centrale de traitement; UCI : terme et abréviation uniformisés par le Comité de terminologie française du Conseil de doctrine et de tactique de l'Armée de terre. Source</p>	<p>unidad de procesamiento Source CORRECT, FEM</p> <p>unidad central de proceso Source CORRECT, FEM</p> <p>unidad central de procesamiento Source CORRECT, FEM</p> <p>unidad central de tratamiento Source FEM</p> <p>DEF. – Componente principal de un ordenador que contiene su memoria central y el procesador que coordina toda la operativa de dicho ordenador. Source</p>

Haut de la page

http://www.termiumpius.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html?lang=fra&i=&index=alt&srchtxt=cpu&where=vall_xstandard%3D%27cpu%27&dom=KDG

Annexe C - Répartition des langues de *Term Wiki*



Annexe D – Exemple de fiche partiellement traduite de *TermWiki*

The screenshot shows a TermWiki page for the term "hidrómetro". The page layout includes a top navigation bar with the TermWiki logo and search icon, and a secondary bar with links like "Ajouter un nouveau terme", "Traduire des termes", "Rencontrer des amis", "Poser une question", "Espagnol", "Discussion", "Modifier", "Historique", and "Suivre".

The main content area features a placeholder for an image (labeled "image N/A") and a definition: "Laboratory device for measuring specific gravity in slips and glazes. Does not give absolute measurement, and should be used only for comparing and reproducing results. Must be an appropriate glaze hydrometer for measuring suspensions heavier than water. Does not work well in thick glazes." A red oval highlights the word "hidrómetro" and a red arrow points to the text "Définition en anglais". Below the definition is a blue "Améliorer" button.

Metadata includes: "Ajouter une image", "Prononciation" (with a speaker icon), "Catégorie grammaticale : nom", "Synonyme(s)", "Catégorie/Domaine : Arts et artisanat", "Catégorie : Céramique", "Produit", and "Société". A link for "Détails supplémentaires" is also present.

At the bottom, there is a section for "Autres Langues" with links for: "hydrometer" (Anglais (EN)), "hydromètre" (Français (FR)), "Aräometer" (Allemand (DE)), "idrometro" (Italien (IT)), "比重計" (Chinois simplifié (ZS)), "هيدرومتر" (Arabe (AR)), and "比重" (Japonais (JA)).

On the right side, there is a "Meilleur contributeur" box for "Laura" (7,433 contributions), listing achievements: "100% Évaluation positive", "Reçoit régulièrement de bonnes évaluations", and "A contribué à 1000 termes ou plus". It includes a "Laissez-moi un message" button.

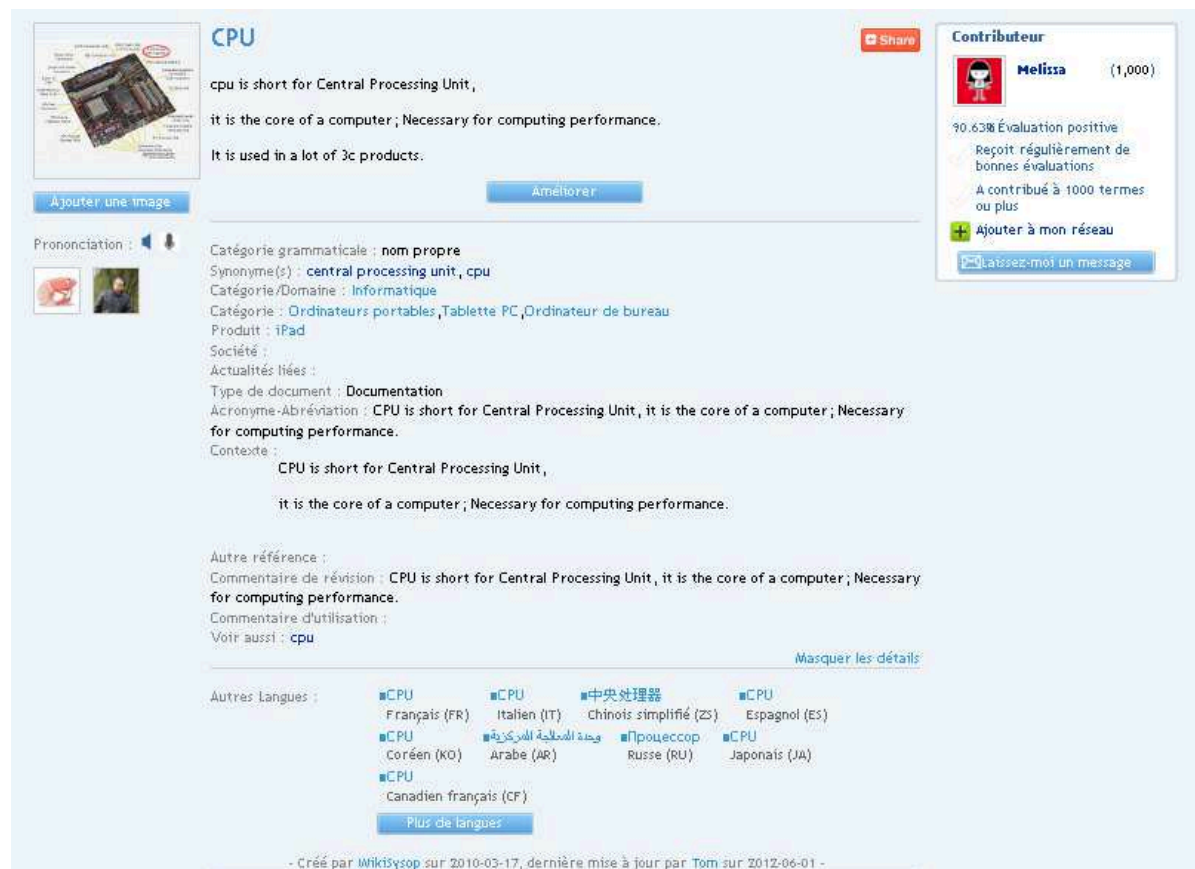
http://www.termwiki.com/ES:hydrometer_%E2%82%83

Annexe E - Modèle de fiche de *Term Wiki*

The screenshot shows a web interface for a Term Wiki entry. At the top, there is a navigation bar with buttons for 'en', 'discussion', 'edit', 'edit source', 'history', 'delete', 'move', 'protect', 'watch', and 'refresh'. Below this, the title 'EN:Access' is displayed. The main content area is divided into several sections: 'Definition:' (the ability or right to enter or use an application), 'Part of Speech:' (noun), 'Context:' ("I don't have access to the server."), 'Usage Status:' (Approved), 'Usage Comment:' (Access can be used as a noun, as in the example above, or as a verb, e.g., "I can't access the server." When used as a noun, access refers to the right to enter or use an application, whereas its verb form refers to the ability to enter or use an application.), 'Synonym(s):', 'Domain:' (UI, Other), 'Sample Image:', and 'Other References:'. Below the main content, there is a footer section with a home icon and 'First • Previous • Next • Last', a globe icon and 'English (EN) • Arabic (AR) • Brazilian Portuguese (PB) • French (FR) • German (DE) • Italian (IT) • Japanese (JA) • Russian (RU) • Simplified Chinese (ZS) • Spanish (ES)', and a note '--- Last edited by WikiSysop on 28, 2010 ---'. There are also small blue circular icons with the letter 'E' in the top right and bottom right corners of the main content area.

http://www.termwiki.com/Help:Entry_Breakdown

Annexe F - Exemple de fiche de *TermWiki*



The screenshot shows a TermWiki entry for 'CPU'. At the top left is a thumbnail image of a CPU with a label 'CPU'. To its right is the title 'CPU' and a 'Share' button. Below the image is a button 'Ajouter une image'. The main text area contains: 'cpu is short for Central Processing Unit, it is the core of a computer ; Necessary for computing performance. It is used in a lot of 3c products.' Below this is an 'Améliorer' button. To the left of the main text is a 'Prononciation' section with a speaker icon and two small images. To the right is a 'Contributeur' box for 'Melissa' with a profile picture, a score of 90.638, and a 'Laissez-moi un message' button. Below the main text is a 'Catégorie grammaticale' section with 'nom propre', 'Synonyme(s)', 'Catégorie/Domaine', 'Catégorie', 'Produit', 'Société', 'Actualités liées', 'Type de document', 'Acronyme-Abréviation', and 'Contexte'. The 'Contexte' section contains the same text as the main text. Below that is 'Autre référence', 'Commentaire de révision', 'Commentaire d'utilisation', and 'Voir aussi'. At the bottom is a 'Masquer les détails' link and a grid of 'Autres Langues' with buttons for various languages like Français (FR), Italien (IT), etc. A 'Plus de langues' button is at the bottom of the grid. The footer says '- Créé par WikiSysop sur 2010-03-17, dernière mise à jour par Tom sur 2012-06-01 -'.

CPU

cpu is short for Central Processing Unit, it is the core of a computer ; Necessary for computing performance. It is used in a lot of 3c products.

Catégorie grammaticale : nom propre
Synonyme(s) : central processing unit, cpu
Catégorie/Domaine : Informatique
Catégorie : Ordinateurs portables,Tablette PC,Ordinateur de bureau
Produit : iPad
Société :
Actualités liées :
Type de document : Documentation
Acronyme-Abréviation : CPU is short for Central Processing Unit, it is the core of a computer ; Necessary for computing performance.
Contexte :
CPU is short for Central Processing Unit, it is the core of a computer ; Necessary for computing performance.

Autre référence :
Commentaire de révision : CPU is short for Central Processing Unit, it is the core of a computer ; Necessary for computing performance.
Commentaire d'utilisation :
Voir aussi : cpu

Autres Langues :

■ CPU	■ CPU	■ 中央处理器	■ CPU
■ Français (FR)	■ Italien (IT)	■ Chinois simplifié (ZS)	■ Espagnol (ES)
■ CPU	■ العربية المغربية	■ Процессор	■ CPU
■ Coréen (KO)	■ Arabe (AR)	■ Russe (RU)	■ Japonais (JA)
■ CPU	■ Canadien français (CF)		

[Plus de langues](#)

- Créé par WikiSysop sur 2010-03-17, dernière mise à jour par Tom sur 2012-06-01 -

<http://www.termwiki.com/EN:CPU>

Annexe G - Historique des modifications de *Term Wiki*

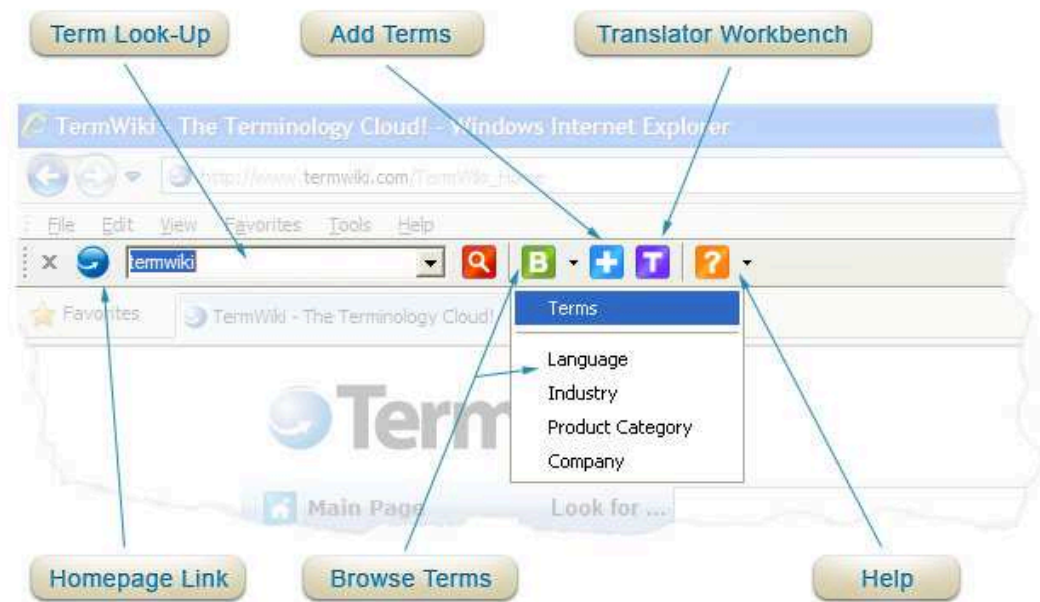
Légende : (cur) = différence avec la version actuelle, (prev) = différence avec la version précédente, **m** = modification mineure

Comparer les versions sélectionnées

	(actu) (Dernier) <input checked="" type="radio"/>	1 juin 2012 à 05:50	Tom (discuter contributions)	(910 octets)	(TWB Input) (défaire)
	(actu) (Dernier) <input checked="" type="radio"/>	1 juin 2012 à 05:44	Tom (discuter contributions)	(911 octets)	(défaire)
	(actu) (Dernier) <input type="radio"/>	1 juin 2012 à 05:44	Tom (discuter contributions)	(910 octets)	(défaire)
	(actu) (Dernier) <input type="radio"/>	25 mai 2012 à 05:20	Tom Tang (discuter contributions)	(910 octets)	(TAT rename or redefine) (défaire)
	(actu) (Dernier) <input type="radio"/>	25 mai 2012 à 03:28	Tom (discuter contributions)	(873 octets)	(défaire)
	(actu) (Dernier) <input type="radio"/>	25 mai 2012 à 03:24	Tom (discuter contributions)	(898 octets)	(défaire)
	(actu) (Dernier) <input type="radio"/>	27 avril 2012 à 02:19	Tom (discuter contributions)	(873 octets)	(défaire)
	(actu) (Dernier) <input type="radio"/>	27 avril 2012 à 02:18	Tom (discuter contributions)	(909 octets)	(défaire)
	(actu) (Dernier) <input type="radio"/>	30 mars 2012 à 03:20	Tom (discuter contributions)	(872 octets)	(défaire)

<http://www.termwiki.com/index.php?title=EN:CPU&action=history>

Annexe H- Barre d'outils de *Term Wiki*



<http://www.termwiki.com/toolbar>